HÉROS

DE LA

NOUVELLE FRANCE

— PAR —

FRÉDÉRIC DE KASTNER

Professeur de Français et d'Allemand au "High School" de Québec.

PREMIÈRE SÉRIE

Dollard des Ormeaux. Lemoyne d'Iberville et sa famile. Marie Madeleine de Verchères.



D. MORGAN

Coin des Rues Ste-Anne et du Fort,

QUEBEC.



TAILLEUR DE SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR GENERAL DU CANADA ET DE PLUSIEURS DE SES PREDECESSEURS.

Notre établissement compte parmi sa clientèle Son Altesse Royale La Princesse Louise, Son Excellence Lady Derby, Son excellence Lady Aberdeen et Son Excellence Lady Minto.

COMMANDES EXECUTEES DANS LE PLUS BREF DELAI.

Si vous voulez dans votre cœur,
Quand mes os seront sous la terre,
Sauver ce que j'eus de meilleur,
Garder mon âme toute entière....
Aimez, sans vous lasser jamais,
Sans perdre un seul jour l'espérance,
Aimez-la comme je l'aimais,
Aimez la France !

VICTOR DE LAPRADE.

QUÉBEC:
LA Cie D'IMPRIMERIE COMMERCIALE,
109, CÔTE DE LA MONTAGNE.

1902.



PIERRE DOLLARD des ORMEAUX *

LE lecteur sera peut-être surpris de voir, en tête d'un travail destiné à glorifier les figures héroïques du Canada français, un homme de la vieille mère patrie qui était arrivé depuis peu dans le Nouveau-Monde, quand il s'immortalisa pour jamais, et pourtant il est juste qu'il en soit ainsi. Si, par sa naissance, il appartenait à la France d'Europe, par sa mort héroïque, par son dévouement qui sauva la colonie encore au berceau, Dollard des Ormeaux mérite bien de figurer au seuil de l'histoire de la Nouvelle-France qu'il venait de faire sa patrie d'adoption, et qui chérira son souvenir, tant que notre langue s'entendra sur les bords du Saint-Laurent, c'est-à-dire, j'en ai le fier espoir, jusqu'au cataclysme final qui fera disparaître l'humanité.

D'une bonne famille de France, le jeune héros avait servi dans nos armées. M. de Maisonneuve l'avait ramené avec lui d'Europe en 1657, et ne tarda pas à apprécier sa vaillance. La colonie fondée par Champlain était sous un nuage ou, pour mieux dire, au penchant de la ruine. Abandonnée à elle-même par la mère-patrie, elle semblait devoir disparaître. Les Iroquois, ces sauvages terribles dont on disait " qu'ils venaient en renards, qu'ils attaquaient en lions et qu'ils fuyaient en oiseaux," et qui comptaient autant de guerriers qu'il y avait alors d'habitants de langue française, hommes, femmes et enfants, au Canada, les Iroquois

* Ferland et Garneau l'appellent Pierre Daulac. Cependant le premier de ces historiens, dans une note de son " Cours d'Histoire du Canada," nous apprend qu'il signait Dolard ou Daulard dans les actes publics. J'ai préféré, pour mon article, le nom plus conforme à la réalité et en même temps plus poétique que lui donne M. Benjamin Sulte.

avaient résolu de l'anéantir et, selon toute apparence, rien ne devait les arrêter. Ils ne se proposaient rien moins que d'attaquer Québec, défendue par une garnison insuffisante, de s'en emparer, puis de se rabattre sur Trois-Rivières et Montréal. en mettant tout à feu et à sang. Les couvents de Québec avaient été fortifiés. La basse-ville était protégée par des corps de garde et des barricades. La population tout entière, sachant quel cruel ennemi elle allait combattre, veillait nuit et jour, bien décidée à vendre chèrement sa vie. 1 *

Si l'alarme était aussi grande dans la petite capitale de la colonie, que devait-elle être à Ville-Marie, jetée comme un avant-poste pour contenir les barbares ? Mais là le danger était incessant, on y était accoutumé ; l'air ambiant était chargé d'héroïsme. Là " chaque laboureur était soldat et chaque sillon arrosé de sang." 2 * Le fusil y était le complément indispensable de la charrue. Les travailleurs armés allaient aux champs par groupes et rentraient ensemble le soir, au son de la cloche du fort. Celui qui sortait de chez lui après la retraite, courait risque d'être enlevé ou tué par un maraudeur iroquois. 3* Le danger était partout, mais tout le monde s'y ressentait de l'influence de l'intrépide fondateur, du chevalier de la Vierge Immaculée, de Maisonneuve, de celle non moins puissante de ces deux anges de la charité, de ces deux suaves figures de femmes, Marguerite Bourgeois et Jeanne Mance. Comme cette dernière, expliquant la cause de son immuable sérénité, ils auraient pu répondre, "pourquoi serais-je triste quand chaque pas me rapproche du ciel." 4* Cette noble confiance fut exaucée, Il fallait un miracle d'héroïsme pour sauver la colonie, le miracle se fit.

Bien que les Iroquois dussent s'attaquer d'abord à Québec, pour y parvenir, ils avaient descendu la rivière Ottawa. C'étaient

1 * Garneau.

2 * Ibid

3 * Voir dans l'Oublié de Laure Conan l'ordonnance de Maisonneuve du 8 Mars 1658. (Revue Canadienne d'Avril 1901.)

4 * L'Oublié.

là les Thermopyles du Canada, s'il se trouvait des gens assez courageux pour les y prévenir et les arrêter. Dollard, par une de ces inspirations qui font de l'homme un demi-dieu, résolut d'en être le Léonidas. Les grands sentiments sont contagieux, surtout au milieu d'une population comme celle des temps héroïques du Canada. Seize autres jeunes gens, fils des colons de Maisonneuve, se décident à le suivre au sacrifice, à la mort. Voici les noms de ces seize héros: Jacques Brossier, Jean Tavernier, Nicolas Tillemont, Laurent Hébert, Alonié de Lestres, Nicolas Josselin, Robert Jurée, Jacques Boisseau, Louis Martin, Christophe Augier, Etienne Robin, Jean Valets, René Doussin, Mathurin Soulard, Blaise Tuillié, Nicolas Duval. Le plus âgé avait 30 ans. Ils obtiennent facilement de Maisonneuve l'autorisation de se porter au devant de l'ennemi, Avant de partir, chacun sentant qu'il ne reviendra plus, le 18 avril 1660, ils font tous leur testament par devant maître Bénigne Basset, seul notaire de Montréal. Le digne tabellion, au cours de son honorable mais prosaïque carrière, dut évoquer plus d'une fois l'image de ces jeunes gens qui, à l'âge ou l'on considère la vie comme une avenue sans fin aux perspectives radieuses, venaient d'avance souscrire à leur mort. Il ne se doutait peut être pas que jamais cour royale, remplie de brillants courtisans, de grands seigneurs hautains, de fiers gentils hommes, ne fut illuminée d'un rayonnement d'héroïsme et de splendeur morale comme celui que jetaient dans sa modeste étude ces dix-sept chevaliers de la France et du Christ. Le lendemain 19 avril, ils entendent la messe et communient tous. Dollard, devant cet autel où il sent la présence de Celui qui inspire tous les héroïsmes, fait le serment de combattre jusqu'à la mort, sans demander quartier. Les autres en font autant, à l'exception d'un seul qui se sentit faiblir au moment décisif, mais qui devait bientôt racheter cette faiblesse. Une heure après, les dix sept compagnons quittaient Montréal.

Le lendemain ils étaient de retour, ramenant avec eux les cadavres de Nicolas Duval, de Mathurin Soulard et de Blaise Tuillié, tombés dans une rencontre qu'ils avaient eue avec un parti

d'Iroquois 1* et auxquels ils désiraient donner ce qu'ils n'espéraient pas pour eux-mêmes : une sépulture chrétienne. Celui qui avait faibli la veille, Nicolas Tillemont, un enfant qui n'avait pas 20 ans, honteux de sa lâcheté, s'offrit pour remplacer un des morts. Trois autres jeunes gens, Jean le Comte, Simon Grenet, François Crusson en firent autant, de sorte que la troupe repartit au complet le lendemain. Mais les pères de famille rassemblés sur la grève, les pauvres mères étouffant leurs sanglots, en suivant du regard les canots qui s'éloignaient dans les brumes du fleuve, durent sentir que c'était l'adieu suprême.

La petite troupe se mit à remonter l'Ottawa. Ce n'était plus le firmament bleu d'acier du milieu de l'hiver. Sous un ciel gris et bas, déversant des giboulées de grésil, au milieu des brouillards et au travers des glaces qu'entraînait la débacle d'avril, avec les squelettes des arbres et des arbustes, encore veufs de leur feuillage, pour tout horizon, sur les deux bords de la rivière, quand par hasard il s'ouvrait une éclaircie, ils finirent par arriver le 1er mai au pied du Saut des Chaudières de l'Ottawa et, pour éviter toute surprise, s'enfermèrent dans un fortin, abandonné par les Algonquins et qui était semblable à tous ceux que les sauvages avaient l'habitude de faire. C'était une enceinte fermée de pieux à demi pourris, plantés en terre, et qui se trouvait à une eertaine distance de l'eau. Au bout de quelques jours ils furent rejoints par 40 Hurons de Québec, commandés par le vieux chef Anahotaha et 6 Algonquins sous Mittiwimeg, capitaine renommé parmi les siens. Sans faire tort à ceux des indigènes qui, eux aussi, se sacrifièrent jusqu'au bout, on peut affirmer que s'ils eussent été tous animés de l'esprit qui inspirait les compagnons de Dollard, les ennemis n'en fussent jamais venus à bout, Le lendemain de l'arrivée de ce renfort, 200 Iroquois Onnontagués 2* surgirent à l'improviste, au moment où la petite troupe des alliés faisait sa

---

1* M. Benjamin Sulte dit qu'ils se noyèrent. Blaise Tuillié du diocèse d'Avignon, figure pour la première fois au Canada en 1647. Mathurin Soulard a laissé une descendance nombreuse dans le district de Montréal.

2* Une des 5 nations iroquoises. Les autres étaient les Agniers, les Onneyouts, les Goyogouins, les Tsonnontouans

prière avant de prendre le repas du soir. Elle n'eut que le temps de se jeter dans le fort. Tons les Canadiens-Français qui ont lu leur histoire connaissent le récit qu'a fait l'abbé Ferland de cet épisode dramatique. Je ne puis guère que suivre cet historien et, pour ainsi dire, le reproduire au bénéfice de ceux qui ne l'ont jamais lu ou qui l'ont oublié.

Les Iroquois, après avoir rencontré nos gens, se retirèrent d'abord à une certaine distance et s'entourèrent également d'une palissade, tandis que les Français et leurs amis sauvages consolidaient leurs fortifications avec de la terre et des pierres, en y pratiquant d'espace en espace des meutrières, à chacune desquelles on plaça trois tireurs. Il était temps, car les Onnontagués tentent l'assaut en poussant leurs horribles cris de guerre, mais en se voyant décimés par le feu des nôtres, ils battent en retraite. Ils envoient avertir un gros corps d'Agniers, rassemblés dans les îles du Richelieu, de venir leur prêter main forte et, pour donner le change sur leurs intentions, font semblant de vouloir parlementer avec leurs adversaires. Les Hurons auxiliaires n'y étaient que trop disposés, mais les Français, sentant qu'on leur tendait un piège, se refusent à toute négociation et forcent les Onnontagués à se tenir hors de la portée du fusil. Pendant sept jours le fort resta ainsi investi. Au danger continuel se joignent les plus dures privations, A peine les assiégés ont ils assez d'eau potable pour délayer la maigre pitance de farine qui sert à ehacun de nourriture. Le froid et l'insomnie ne les tourmen ent pas moins que la faim et la soif, et il faut se défendre continuellement contre toute surprise de l'ennemi.

Au bout d'une semaine les Onnontagués sont rejoints par 500 Agniers et Onneyouts, et alors la fusillade continue nuit et jour autour du fort eomplètement investi. Les Français, puisant dans leur foi une énergie invincible, s'agenouillent pour remercier Dieu, chaque fois qu'ils ont repoussé une nouvelle attaque ; mais les Hurons envoient quelques-uns des leurs s'entendre avec l'ennemi. Trente d'entre eux sautent par dessus la palissade et se rendent aux Iroquois, malgré les reproches de leur brave vieux chef qui,

avec 7 ou 8 des siens, reste avec les Français. Nous ne saurions trop admirer le dévouement de ces pauvres enfants de la forêt. Leur fidélité à la parole jurée les place ici au niveau de leurs frères civilisés. De tels exemples, et ils sont nombreux dans l'hstoire, prouvent que les plus nobles vertus se trouvent aussi bien chez les sauvages que chez nous. Ils donnent le démenti à ceux qui veulent nous attribuer le monopole exclusif du dévouement. Le Grand Esprit est plus large que ces détracteurs de l'humanité. A ses enfants, rouges comme à ses autres fils, il a mis dans la poitrine un cœur d'homme et, de cette source auguste et mystérieuse, il fait, quand il lui plait, jaillir le sacrifice.

Les Iroquois, croyant par les rapports des transfuges qu'ils auraient facilement raison de la petite garnison, épuisée par les privations, qui se trouvait encore dans le fort, s'en rapprochent et tentent une nouvelle attaque, mais ils sont encore mis en fuite, après avoir perdu plusieurs de leurs guerriers. Honteux et furieux d'être arrêtés depuis dix jours par une poignée d'hommes qui leur ont déja fait perdre beaucoup de monde, ils se décident à un effort suprême qui, dans les circonstances, ne pouvait manquer de réussir. Le dernier jour était venu pour Dollard et ses compagnons, le jour où ils allaient tenir jusqu'au bout le serment dont ils avaient pris Dieu même à témoin. On reproche à la France d'être trop oublieuse de ses gloires, trop dédaigneuse de son passé, je ne sais si elle se souvient de ceux-là et pourtant jamais plus nobles fils ne tombèrent pour sa civilisation et son drapeau,

Un certain nombre d'Iroquois se ruent au pied de la palissade qui protégeait le fortin et s'y logent de manière à ne pouvoir être atteints par le feu des assiégés. Ils abattent les pieux à coups de hache. Nos gens se défendent par tous les moyens possibles. Dépourvus de grenades, ils lancent sur l'ennemi des fusils chargés à crever. Dollard ajuste une fusée à un petit baril de poudre et veut le jeter au milieu des assaillants. Malheureusement, une branche arrête le baril ; il retombe dans le fort où il fait explosion et porte la mort parmi les assiégés qui, aveuglés en outre par la fumée, ne distinguent plus leurs ennemis. Ceux-ci

s'emparent des meurtrières et sont, dès lors, maîtres de la place. Un des transfuges, un neveu d'Anahotaha, invite son oncle à se rendre en lui promettaut la vie sauve "J'ai donné ma parole aux Français," répond le chef indien "je mourrai avec eux." Frappé à mort peu après, il ne veut pas que son scalp orne une cabane iroquoise et avant d'expirer, il prie un de ses compagnons de lui mettre la tête sur les charbons. Un Français, voyant les assiégeants sur le point d'entrer dans le fort, achève à coups de hache quatre camarades blessés à mort, pour leur épargner les supplices qu'ils auraient eu à endurer. Quelques-uns des derniers défenseurs du fort sont tués à coups de fusil. Deux Français qui respiraient encore sont traînés sur le feu et tourmentés de la manière la plus horrible. Quatre autres, dont les blessures n'étaient pas mortelles, sont faits prisonniers, ainsi que 4 Hurons qui avaient combattu jusqu'à la fin avec Anahotaha. Ce serait le 21 mai 1660 qu'aurait eu lieu ce dernier combat. S'il est vrai que, parmi les nations ou les populations du globe, celles-là seules ont droit à une existence indépendante et glorieuse, dont les origines ont été cimentées par le sang héroïquement versé pour la cause commune, comment s'étonner que les Canadiens-Français aient confiance dans leur avenir. Jamais dévouement plus noble, plus voulu, plus complet dans son abnégation, ne consacra le berceau d'un jeune peuple !

Les Iroquois avaient enfin réussi à anéantir la poignée d'hommes qui leur barrait le chemin, mais au premier sentiment d'exultation que traduisaient leurs hurlements de triomphe, succéda bientôt chez eux celui de la stupeur et de la consternation. Plus de 400 des leurs gisaient devant le fortin du Long Saut. Comme les Grandes Compagnies arrêtées au seuil de l'Helvétie après la bataille de Saint-Jacques, * ils durent se dire qu'une

* Village près de Bàle en Suisse où 1600 Suisses luttèrent contre 22,000 routiers français, anglais, brabançons, etc., commandés par le dauphin de France, plus tard Louis XI. Les Suisses furent exterminés, mais avant de mourir, ils avaient tué 10, 000 de leurs adversaires On peut s'imaginer la jubilation du rusé Louis XI lorsqu'il vit plus tard le plus redoutable de ses ennemis, Charles le téméraire, aller s'attaquer aux montagnards qui, à Granson et à Morat, brisèrent sa puissance et lui portèrent le dernier coup à Nancy.

autre victoire comme celle-là les enterrerait tous. Affaiblis et démoralisés par la résistance imprévue qu'ils avaient rencontrée, ils reprirent le chemin de leur pays, emmenant en captivité. non seulement ceux qui leur avaient tenu tête, mais aussi les transfuges qui avaient trahi la cause commune. Un Huron, nommé Louis, échappa durant le trajet et finit par arriver à Montréal où il fournit les premiers détails sur l'affaire. Un Te Deum fut chanté dans toutes les églises de la colonie. A Ville-Marie il y eut un service funèbre dans la chapelle de l'hopital où les héros avaient fait le serment de combattre jusqu'à la mort. Bien fervents et bien sincères durent être les remercîments adressés au ciel. bien ferventes les prières pour ceux qui avaient su mourir. La Nouvelle France ne s'y trompait pas, elle sentait qu'elle était sauvée. Quant aux prisonniers, sept ou huit Hurons furent mis à mort, quelques-uns adoptés par les Iroquois. D'autres parvinrent plus tard à rejoindre leurs familles à Québec. Deux Français furent brûlés. L'un d'eux dont on ignore le nom malheureusement, ajoutant à la gloire du soldat celle du martyr, mourut avec tant de courage au milieu des plus affeuses tortures. sans articuler un cri ni une plainte que les Iroquois hachèrent son cœur par petits morceaux et en mangèrent, pour hériter de sa valeur.

Qu'on se représente un frêle navire sur une mer orageuse, pleine de surprises, de dangers, d'épouvantes de toute espèce. Des lames monstrueuses assaillent incessament l'esquif de l'avant à l'arrière, de babord à tribord, le font craquer dans toutes ses membrures et menacent de le submerger, et là-bas, sur les écueils qu'on devine sans les distinguer, la mer fait entendre son ressac terrible, avant-coureur du naufrage. Sur ce navire qui paraît perdu, marins et passagers, officiers et soldats, hommes et femmes luttent courageusement pour arriver à bon port. Tels nous paraissent les pères et les fondateurs de la Nouvelle-France, tels nous les représentent les historiens Canadiens-Français. Qu'on se rassure toutefois. Sur cette mer furieuse, pleine de récifs, d'embruns et d'obscurité, luit la lumière qui sauve les peuples comme les individus, *lumen in*

cælo, le dévouement porté à sa plus haute puissance, celui qui fait des miracles. Au plus fort de la tempête qui menaçait la colonie naissante, la figure de Dollard des Ormeaux rayonne comme un phare qui fait renaître l'espérance dans le cœur de ceux qui se croyaient perdus. Ce glorieux fils de notre race appartient à la pléïade des vaincus plus grands que leurs vainqueurs, et que la défaite a couronnés plus que pour d'autres n'a fait la victoire, ou à celle de leurs émules plus heureux mais non moins méritants, qui ont fait d'avance le sacrifice de leur vie à un triomphe encore incertain. Il fait partie de ces héros dont tout homme de cœur ne prononce le nom qu'avec respect et que l'humanité honorera éternellement, parce qu'ils se sont dévoués contre toute espérance pour la patrie ou la liberté. Dans l'au delà de la tombe, Pierre Dollard des Ormeaux, l'humble volontaire de France est votre égal, rois, consuls, généraux très illustres. Vous ne déchoirez pas en lui tendant une main fraternelle, vous dont l'histoire répétera toujours les noms magnifiques et qui vous appelez : Botzaris, Kosciuszko, Winkelried, les Décius, Léonidas, Spartacus.

Pour terminer, me sera-t-il permis d'émettre un vœu? Le grand sculpteur canadien-français, monsieur Louis-Philippe Hébert, a fait, comme on sait, le superbe monument de Maisonneuve qui orne la place d'Armes de Montréal. La glorieuse histoire de Ville-Marie y est racontée dans les statues placées aux quatre coins du monument et les bas-reliefs qui le complètent. On y voit Jeanne Mance pansant un petit sauvage, le vaillant Lambert Closse que le talent de Mademoiselle Laure Conan fait revivre dans l'Oublié, avec sa chienne pilote, Charles LeMoyne, le soldat-laboureur, la signature de l'acte de fondation de la ville, la première messe à la Pointe-à-Callières, le combat de la place d'Armes * et la mort de Dollard. Celle-ci est représentée dans un bas-relief ; ce n'est pas assez. C'est un monument qu'on devrait lui ériger et ce ne sont pas les motifs qui manqueraient à l'éminent sculpteur pour les figures secondaires. Il pourrait y déployer à son aise sa maîtrise de tout ce qui se rapporte aux Indiens, et donner au brave

* Maisonneuve y avait vaincu les Iroquois le 30 Mars 1644.

chef huron Anahotaha la place d'honneur qui lui revient de droit. La messe du serment, l'ensevelissement des trois volontaires tués dans la première rencontre, l'adieu définitif sur la grève, la remonte de l'Ottawa, la lutte finale, que d'épisodes pour inspirer l'artiste. Qu'on mette un pareil monument sur une des places publiques de Montréal ou de Québec, pour inspirer à la jeunesse canadienne-française les sentiments qu'il symboliserait et lui faire comprendre qu'aucune race n'est supérieure à la nôtre, en lui rappelant le souvenir d'un fait d'armes que peu d'autres ont égalé, *que rien n'a jamais surpassé dans les fastes antiques et modernes.* Il rappellerait aussi aux populations d'autres origines, établies sur le sol canadien, ce qu'elles ont une forte tendance à oublier, c'est que la France est bien pour quelque chose dans la colonisation de ce pays-ci et que, lorsque les fleurs-de-lys furent remplacées par la croix de Saint-George sur les murs de Québec, s'il restait encore beaucoup à faire, le plus rude de la besogne était accompli.





PIERRE LEMOYNE D'IBERVILLE

UNE FAMILLE DE HEROS

I

LES ORIGINES, CHARLES LEMOYNE.

L'HISTORIEN canadien Bibaud fait remonter la famille des Lemoynes jusqu'à Guillaume le Conquérant, c'est-a-dire jusqu'aux Scandinaves qui s'établirent en Normandie, puisqu'il n'y avait que cinq générations qu'ils y étaient installés lorsqu'eut lieu la conquête de l'Angleterre, et je crois volontiers à une pareille origine. Je doute qu'il ait jamais existé ailleurs une famille qui ait donné à son pays et à son roi une pareille abondance d'hommes d'action, de serviteurs dévoués à la cause nationale, de soldats et de marins dont plusieurs moururent sur les champs de bataille ou par suite des fatigues éprouvées au service de la patrie. L'homme supérieur de la famille, le plus célèbre, Pierre Lemoyne d'Iberville, rappelle bien en effet par son audace extraordinaire, la promptitude de son coup d'œil, la rapidité de ses coups, sa maîtrise complète des choses de la mer, ces fameux rois des anses, ces terribles *vikings* qui, pendant plus d'un siècle, désolèrent les côtes de l'Europe occidentale, en remontèrent les fleuves, en saccagèrent les villes les plus florissantes. D'Iberville a fait oublier

son père, le fondateur de la famille au Canada, mais celui-ci était un homme fort distingué, et l'on peut dire que le grand héros canadien et ses frères, quelque vaillants qu'ils fussent, avaient de qui tenir.

Adrien Duchesne, chirurgien de Dieppe, qui parait être venu au Canada avant 1620, s'était fait une situation importante dans la colonie. En 1641, il fit venir son neveu, Charles Lemoyne, fils de Pierre Lemoyne et de Judith Duchesne, paroisse de Saint-Rémy de Dieppe. Le jeune homme n'avait alors que 16 ans. Il commença par entrer comme engagé au service des Jésuites, dans le pays des Hurons, où il resta quatre ans et se familiarisa avec les langues sauvages. En 1645, il fut envoyé aux Trois-Rivières en qualité d'interprète et de commis, et le printemps suivant on le plaça à Montréal. A partir de cette époque, il se distingua à diverses reprises dans la guerre contre les Iroquois, tant par sa bravoure que par son habileté dans les négociations. Il acquit plus tard une grande influence sur les sauvages qui l'appelaient Akouessan, la perdrix. En 1650, il obtint une terre à Montréal. En 1654, il épousa Catherine Tierry, âgée de 13 ans, orpheline, originaire des environs de Rouen et qui avait été adoptée par Antoine Primot. En 1657, la seigneurie de Longueil lui fut concédée avec droits de haute, moyenne et basse justice, par François de Lauzon. C'était l'époque où les Iroquois infestaient continuellement les environs de Ville-Marie, où ils massacraient de temps en temps des colons, malgré toute la vigilance qu'on pouvait leur opposer. Actif et entreprenant comme tout vrai Normand, Charles Lemoyne employait les loisirs que lui donnaient la guerre ou les affaires de la colonie à défricher, et à mettre en valeur les terres dont les seigneurs de Villemarie ou le roi accroissaient ses concessions pour récompenser son zèle. 1 * Sur le monument de Maisonneuve à Montréal, il incarne le moissonneur-soldat. 2 *

---

1 * Margry

2 * Voir l'article si intéressant, accompagné de magnifiques gravures, de M. J. B. Lagacé sur "Louis Philippe Hébert et son œuvre" dans la Revue Canadienne de Janvier 1901.

Il se repose, appuie sa faucille contre le sol et regarde la campagne d'un air rêveur, mais il porte son fusil en bandoulière, attaché sur le dos, car l'Iroquois ròde peut-être aux alentours, en quête de meurtre et de pillage.

En 1653, le Conseil souverain de Québec, dont les attributions répondaient à celles de nos parlements de province, nomma Charles Lemoyne greffier en la sénéchaussée de l'île de Montréal. M. Lauzon Charny, fils de François, ajouta en 1664 à la concession de 1657 l'île Sainte-Hélène, l'île Ronde et autres terres. Dans l'expédition de 1666 contre les Iroquois, figuraient 700 miliciens dont 100 sauvages commandés par MM. Lemoyne, de Repentigny, de Belestre, etc. Le roi lui accorda des lettres de noblesse qui le qualifiaient de sieur de Longueil. En 1662, nouvelle concession de terre par l'intendant Talon. En 1673, il reçoit le territoire formant la seigneurie de Chateauguay, accordée au sieur Lemoyne, dit Frontenac "pour l'affection qu'il a toujours témoignée pour le service du roi et la promptitude avec laquelle il a toujours exécuté les ordres.qui lui ont été donnés par les gouverneurs, soit dans les guerres où il s'est signalé en plusieurs occasions, soit en diverses négociationss ou traités de paix qu'il a fait avec eux par leur commandemant, etc. En 1676, le nom de sa terre de Longueil s'étendit sur toutes ses concessions, réunies en un seul fief, dont le titre passa à l'aîné de sa famille.

Envoyé avec quelques-uns de ses fils en députation chez les Iroquois, il engagea ces derniers à s'entendre avec M. de la Barre, et le 3 Septembre 1681, il revint à l'anse de la famine (ainsi nommée parce que la disette et les maladies y avaient cruellement éprouvé l'armée française), accompagné de plusieurs chefs qui conclurent la paix. * Aussi n'est-on point surpris de voir M. de la Barre, dans une dépêche qui fut portée en France par d'Iberville, conseiller au ministre de la marine de créer le père gouverneur de Montréal " comme étant l'homme du Canada

* M. Benjamin Sulte.

qui avait le plus fait à la guerre contre les Iroquois et contribué davantage à la paix qui avait été conclue avec eux. * On voit par le court résumé qui précède que Charles Lemoyne, tout en faisant sa fortune sur cette terre d'Amérique où il était arrivé presque enfant, avait aussi mérité, par les services qu'il avait rendus à la chose publique, l'estime et les éloges de ceux qui gouvernaient le pays. Bon sang ne pouvait mentir. Une terre généreuse produit des rejetons vigoureux : de ce maître homme, de ce soldat-moissonneur et de l'orpheline qu'il avait associée à son sort naquit une phalange de héros.

II

PIERRE LEMOYNE D'IBERVILLE

Première Période, (1686-1690).

Campagnes à la Baie d'Hudson, Expédition contre Corlar.

Il y a pour un Français un plaisir mélancolique, bien que profond, à évoquer le souvenir de ce grand Canadien-Français, né sur les bords du Saint-Laurent à une époque où, sauf les dialectes sauvages, on n'y entendait que le doux parler de notre pays, car s'il appartient à la Nouvelle-France, il nous appartient aussi à nous autres, par son existence passée tout entière à soutenir l'honneur de notre pavillon, par sa mort à la tête d'une escadre française. Il ne fut point, comme d'autres que nous rencontrerons plus tard, il ne fut point obligé par la date de sa naissance,

* Bibaud.

le malheur des temps où il vécut, ses préférences personnelles ou ses opinions politiques, de mettre ses talents et sa vaillance au service d'un pays ennemi et de porter les armes contre nous. Et quel paladin des temps antiques, quel héros fictif créé par l'imagination des romanciers et des poètes pourrait se comparer à ce soldat, à ce marin, à cet explorateur dont la vie, toute d'activité, écoulée au milieu des plus durcs réalités d'ici-bas, a tout le charme d'une légende des anciens jours ? Pendant 20 ans que dura sa glorieuse, mais trop courte carrière, ses pas sillonnèrent les sols les plus différents, sa proue fendit les flots des mers comme ceux des fleuves, son glaive fulgurant étincela sous les climats les plus opposés ; pendant 20 ans, son nom plana comme une menace constante sur les ennemis de la France. Homme d'action, il le fut à un degré suprême, comme on ne l'est plus, comme on ne peut plus l'être aujourd'hui. Bien pouvaient-ils le suivre avec enthousiasme, ses durs matelots et ses coureurs de bois, à la découverte, au combat, à la mort qui ne voulut pas de lui sous la forme qu'il eût préférée, L'épée et le fusil, la hache et l'aviron, la voile et le gouvernail, sa main experte non moins que forte savait tout manier. Dans cette Amérique du Nord qu'il parcourut en tous sens, les eaux glacées sillonnées d'icebergs de la baie d'Hudson, les rivages brumeux de Terre-Neuve, les baies profondes de la patrie d'Evangeline comme les chaudes mers des Antilles, le delta que le majestueux père des eaux, le Meschacébé, après son prodigieux voyage de 9000 kilomètres, * s'est fait à son embouchure, au travers des alluvions et des arbres que ses crues formidables y ont apportés, en un mot tous les lieux où s'affirma la présence de ce fils superbe de notre race, portent témoignage à sa triple couronne d'immortalité.

Pierre Lemoyne, né le 20 juillet 1661 à Montréal, était le troisième fils de Charles Lemoyne. A 14 ans, il était garde-marine et, dès cet instant, se mit à naviguer. Quelques années après, il portait à Paris les dépêches de M. de la Barre, gouver-

* 9,200 en y joignant le Missouri, (c'est presque le quart de la circonférence du Globe).

neur de la colonie, qui le recommandait pour le grade d'enseigne de vaisseau, comme étant un excellent marin qui avait déjà fait plusieurs voyages de long cours. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, dès l'âge de 24 ans, c'est-à-dire au bout de 10 ans d'apprentissage, il surgit en pleine lumière comme un soldat et un marin consommé.

Bien que le droit international fût souvent violé à cette époque, le lecteur aurait peine à comprendre comment les premières expéditions où d'Iberville s'est révélé à lui-même et au monde, ont pu se faire à un moment où l'Angleterre et la France n'étaient pas en guerre. Quelques explications préliminaires sont donc indispensables. Vers 1671, Saint-Simon, accompagné du père Albanel, s'était rendu à la baie d'Hudson, et y avait arboré le drapeau de la France. En dépit des traités qui existaient entre les deux couronnes, les Anglais, dès 1677, avaient bâti au fond de la baie d'Hudson, dans la partie qu'on appelle la baie James et qu'il est question d'atteindre bientôt en chemin de fer, le fort Rupert, à l'embouchure de la rivière du même nom, Ils y ajoutèrent deux comptoirs sur les rivières Montsouris et Sainte-Anne. Dès 1678, Colbert écrivit à l'intendant Duchesneau de prendre des mesures pour contester aux Anglais la propriété qu'ils venaient de s'arroger. * C'est ici qu'entrent en scène deux personnages entreprenants et actifs à coup sûr, mais peu scrupulleux deux Huguenots, Chouard des Groseilliers et Radisson, qui, pendant des années, passèrent avec une désinvolture charmante du service de l'Angleterre à celui de la France et vice-versa, et dont M. Benjamin Sulte nous décrit les allées et venues dans le cinquième volume de son " Histoire des Canadiens-Français." C'était eux qui avaient fait prendre possession de la baie d'Hudson par les Anglais. Dès qu'ils eurent appris la revendication de Colbert, ils firent acte de repentir, passèrent en France implorer leur pardon et offrirent leurs services. Ils furent renvoyés au Canada avec mission d'y former une compagnie française, la Com-

---

* Garneau.

pagnie du Nord, pour exploiter la baie d'Hudson. On leur confia, en 1681, le commandement de deux petits navires avec lesquels ils arrivèrent à la rivière qu'on appela Sainte-Thérèse (aujourd'hui rivière Hill), et construisirent auprès le fort Bourbon, nom qui fut aussi donné à la rivière appelée actuellement Nelson, située à 7 lieues de celle de Sainte-Thérèse et qui se jette dans la partie ouest de la baie d'Hudson Après avoir laissé 8 hommes dans le fort, des Groseilliers et Radisson retournèrent à Québec, puis à Paris où ils avaient des réclamations à présenter. Malheureusement, ils se laissèrent séduire par les offres et les promesses de Lord Preston, ambassadeur d'Angleterre en France, qui les attacha de nouveau au serviee de son pays. Radisson reçut en don de la couronne britannique la propriété du fort Bourbon dont le nom fut changé en celui de Nelson, et repassa la mer pour le faire remettre aux Anglais par un de ses neveux, fils de des Groseilliers qu'il y avait laissé. 1* Il s'y trouvait pour 400,000 francs de fourrures quand il fut rendu. Les Anglais y firent nn fort à quatre bastions, entouré d'un fossé plein d'eau et pourvu de munitions et d'une bonne garnison. Ceci se passait en 1682. La cour de France fit ses plaintes au cabinet de Londres qui promit de faire remettre la place à ses fondateurs, mais la situation politique déjà très difficile du monarque anglais (Charles II) ne lui permit pas de donner suite à ce projet, et la Compagnie du Nord résolut de se faire justice elle-même. Elle obtint en 1685 de M. Denonville, alors gouverneur de la Nouvelle France, un corps de Canadiens-Français et de soldats, commandés par M de Troyes, capitaine d'infantrie Québec, auquel un arrêt du Conseil Souverain donnait la propriété de la rivière Sainte-Thérèse. Les soldats étaient au nombre ce 30. Quant aux 70 Canadiens, tous hommes d'élite, ils marchaient sous les ordres direcfs des trois frères, Lemoyne d'Iberville, 2* Lemoyne de Sainte-Hélène et Lemoyne de Maricourt. Un missionaire, le père.

1* Léon Guérin.

2* M. Benjamin Sulte nous apprend que lorsque Pierre Lemoyne communça à servir, il y avait parmi les sous-secrétaires d'état un M. d'Iberville qui, peut-être, protégea le jeune officier et lui laissa son nom.

Sylvie, accompagnait l'expédition, et l'on pense bien que le zèle spirituel ne suffisait pas pour de pareils apostolats. Un grand cœur y avait son prix, mais des jarrets d'acier y étaient indispensables. Comme le dit de la Potherie, 1 * " il fallait être canadien pour supporter les fatigues inséparables de pareilles expéditions."

La petite troupe partit au mois de mars 1685 de Montréal, au milieu d'une bordée de neige, pour remonter l'Ottawa jusqu'à la hauteur des terres (ligne de partage des eaux), et, de là, descendre jusqu'au fond de la baie James. Au départ les rivières étaient glacées, et c'est raquettes aux pieds et attelés à des tobaganes, 2* qu'il fallut trainer vivres et bagages jusqu'au Long Saut où l'on arriva dans les premiers jours d'Avril. Au dessus de la chute, on put mettre les canots à flot et continuer à remonter l'Ottawa jusqu'au lac Témiscamingue, d'où l'on gagna par de petites rivières le grand lac Abittibi. De ce dernier, par des chemins non frayés, toujours difficiles, à travers un pays inconnu, souvent traînant les canots à travers bois ou marais quand il fallait faire des portages, on arriva enfin le 20 Juin, après des fatigues incroyables, des dangers et des souffrances de toutes sortes, à la baie James. Dans le trajet, comme d'Iberville, avec trois de ses hommes, traversait une rivière en canot, celui-ci chavira dans un rapide ; notre héros s'en tira et sauva un de ses compagnons, les deux autres se noyèrent. Enfin nos gens arrivèrent au nombre de 82 près du fort Montsouris ou Monsipi, bâti sur une éminence près de la rivière. Il était de forme carrée, protégé par des palissades de 17 à 18 pieds de hauteur, flanqué de quatre bastions et armé d'une douzaine de canons avec blockhaus ou redoute au milieu, portant quatre petites pièces d'artillerie. Tandis que le chevalier de Troyes et Maricourt enfon-

1* Bacqueville de la Potherie, né aux Antilles, un des historiens de la Nouvelle France.

2* Tobagane, tobogane, du sauvage cri otobanask, sorte de traîneau composé d'une longue planche de bois flexible, recourbée à son extrémité et dont on se sert en hiver ponr glisser du haut des pentes. On dit aussi traîne sauvage. Au Nord-Ouest et à la baie d'Hudson, on l'emploie encore pour le transport des voyageurs et des marchandises. (Extrait du dictionnaire de M. Sylva Clapin.)

cent à coup de bélier la porte principale, d'Iberville et Sainte Hélène, suivis de cinq ou six hommes, escaladent la palissade d'un autre côté et attaquent la redoute. D'Iberville s'y jette l'épée d'une main et son fusil de l'autre, mais au moment où il venait d'y pénétrer, un Anglais qui se trouvait derrière la porte, laquelle tenait encore par une penture, la referme, et notre héros, dont la carrière aurait bien pu se terminer là, se trouve tout-à-coup dans l'obscurité. Il y soutient une lutte corps à corps avec les ennemis, les entend descendre un escalier, tire dans le tas et finit par être délivré par ceux des nôtres qui avaient réussi à faire tomber la porte entièrement. * Les Anglais, naturellement, ne s'attendaient guère à cette visite venue de Montréal et l'affaire avait été si vivement menée que la plupart étaient à demi vêtus. Ils demandèrent quartier, sauf un canonnier qui, fidèle à son devoir, allait mettre le feu à sa pièce, quand Sainte-Héléne le tua d'un coup de fusil.

Après la prise du fort Monsipi, on se dirigea vers le fort Rupert, situé à 40 lieues de distance,. Une chaloupe construite ou réparée pour la circonstance, rangea la côte, transportant deux pièces de canon qu'on venait de prendre aux Anglais, tandis que le reste de la troupe suivait par terre. Après cinq jours de marche, on arriva de nuit, le 1er juillet, devant le fort ennemi dont Sainte-Hélène fit aussitôt la reconaissance à travers l'obscurité. Un petit bâtiment de guerre, monté par 15 hommes, était mouillé vis-à-vis du fort. D'Iberville et Maricourt, suivis de neuf Canadiens, prennent un canot, s'approchent sans bruit du navire anglais dont l'équipage dormait paisiblement et montent sur le pont. Il s'y trouvait un pauvre diable enveloppé dans une couverture et qui aurait pu donner l'alarme. On l'expédie à l'arme blanche et d'Iberville frappe lui-même du pied sur le pont, comme c'est l'usage pour réveiller ceux qui sont au-dessous et leur donner l'alerte. On fend la tête d'un coup de sabre au premier qui se montre au dessus de l'échelle. Un autre à l'avant périt de même. Le héros canadien force la chambre à coups de hache, fait main

* Garneau.

basse partout et donne enfin quartier aux quelques survivants. Pendant ce temps, de Troyes forçait la porte du fort et entrait avec les siens dans la place. Des grenades, jetées parmi les asiégés, en mirent plusieurs hors de combat. Une redoute qui se trouvait comme à Monsipi au milieu de la place, après avoir été battue par le bélier et le canon, allait sauter par la mine, quand l'ennemi demanda merci. Tous les prisonniers furent mis dans un yacht échoué à une assez grande distance du fort. On fit sauter la redoute et couper la palissade parce qu'il eut fallû trop de monde pour garder ce lieu. Le bâtiment anglais pris par d'Iberville fut envoyé à Monsipi et bientôt suivi du yacht qu'on avait fait radouber. *

Il s'agissait maintenant d'aller s'emparer du fort Quitquitchouane ou d'Albany (Garneau l'appelle Sainte-Anne), dont on ignorait la situation exacte. mais qu'on savait se trouver sur la côte occidentale de la baie d'Hudson. Le voyage fut des plus difficiles. Quand la marée était basse, il fallait porter le bagage et les canots à une lieue au loin ; quand elle était haute, on se trouvait engagé dans les glaces. Des pointes de batture s'avançaient jusqu'à trois lieues au large. Il y avait déjà longtemps qu'on faisait route sans savoir si l'on était près du but, quan l on entendit huit coups de canon. C'étaient les Anglais qui, ne se doutant pas de la surprise qui les attendait, célébraient quelque réjouissance. Ce fut encore Sainte-Hélène qui alla reconnaître la place. Elle était défendue par 4 bastions et 43 pièces de canon et se trouvait au milieu d'un pays marécageux. D'Iberville qui, avec sa prise, suivait par mer, eut toutes les peines du monde à se retirer des glaces, mais finit par arriver à l'embouchure de la rivière Sainte-Anne (aujourd'hui Albany), où il entra heureusement et débarqua 10 canons pendant la nuit. Il avait apporté de Monsipi tous les pavillons de la compagnie anglaise, et il s'en servit sans doute pour entrer dans la rivière. Le lendemain, après quelques pourparlers sans résultat avec le gouverneur du fort on

* Léon Guér n.

pointa les pièces de canon contre la chambre qu'il occupait. Une batterie cachée dans un bois, sur une hauteur, en moins de cinq quarts d'heure, tira plus de 140 volées qui criblèrent tout le fort. La garnison avait envie de se rendre, mais aucun Anglais ne voulut se montrer pour amener le pavillon, occupation dangereuse quand on sert de cible aux assiégeants. Bientôt on entendit des voix souterraines qui partaient des caves et qui demandaient à capituler. 1 * Henri Sergent, le gouverneur général de tous les établissements anglais dans la baie d'Hudson, se trouva parmi les prisonniers. Il fut tiansporté avec sa suite à l'île de Charleston (sans doute celle qui est marquée Charlton sur les cartes, au sud de la baie James). Le reste de la garnison fut transporté à Monsipi. Les Français trouvèrent pour environ 50,000 éeus de pelleterie à Sainte-Anne. Il ne restait plus aux Anglais dans la baie d'Hudson que le fort Nelson (Bourbon). Le 6 aout de cette même année, de Troyes retourna à Montréal. D'Iberville, resté sur les lieux pour rétablir les affaires de la Compagnie du Nord, ne partit que 6 mois plus tard, laissant le commandement à Maricourt, et se rendit à son tour à Montréal par les terres.

Ici se place un de ces épisodes caractéristiques qui nous montrent l'énergie des compagnons de d'Iberville. Avant de retourner à Montréal, il avait envoyé 4 hommes pour reconnaître un navire anglais pris dans les glaces près de l'île Charleston. L'un d'eux tomba malade en chemin. Les trois autres furent surpris par les Anglais. Il y en eut un qui échappa par la fuite. Les deux compagnons furent pris, liés et mis à fond de cale, où ils passèrent l'hiver. Au printemps celui qui conduissit le navire se noie. Le pilote et les six autres Anglais qui restaient font servir le moins vigoureux des deux Canadiens pour les aider. Un jour que plusieurs insulaires étaient en haut dans les manœuvres, le Canadien s'arme d'une hache, casse la tête à deux de ses ennemis qui se trouvaient sur le pont et court délivrer son camarade. Tous deux s'arment, se rendent maîtres du navire et lui font prendre la route des ports français. Ils rencontrent en

° Léon Guérin.

chemin d'Iberville qui avait équipé un bâtiment pour délivrer ses hommes, Le navire pris était chargé de vivres et de marchandises qui furent d'un grand secours dans les forts. 1 *

Il y a dans ce récit un détail qui me rend rêveur, comme on dit en style de chronique. On nous dit que c'est le moins vigoureux des deux Canadiens qui a fait le coup. Je me demande un peu ce que l'autre aurait bien pu accomplir

Cette campagne avait fait le plus grand honneur aux chefs de l'expédition et, de ce jour, commence la renommée de d'Iberville. Dès 1687, Gautier de Comperté, un des directeurs de la Compagnie du Nord disait de lui qu'il était militaire comme son épée. Cette même année, la France et l'Angleterre signèrent, pour deux ans, un traité par lequel il fut décidé que les armateurs des deux nations qui n'auraient pas de commission de leurs prince seraient traités comme pirates, mais le pouvoir de Jacques II baissait tous les jours et son gouvernement ne pouvait exercer une influence efficace à pareille distance. Aussi, quand d'Iberville revint à la baie d'Hudson en 1688, y trouva-t-il trois navires que les Anglais avaient envoyés pour enlever les Français. Ils ne purent rien entreprendre avant l'hiver. D'Iberville qui avait renvoyé un bâtiment à Québec, avec une cargaison de pelleterie, se mit en garde, dès qu'ils les eut découverts, quoiqu'il n'eût que 14 hommes avec lui 2* et fit si bonne contenance qu'il imposa aux ennemis.

Sur ces entrefaites arriva l'année 1689 et la guerre fut déclarée entre la France et l'Angleterre Les premières hostilités eurent lieu en Amérique. Juchereau de la Ferté, à la tête d'un parti de Canadiens, enlève le fort Severn à l'embouchure de la rivière du même nom qui se jette également dans la partie orientale de la baie d'Hudson, entre la rivière Nelson au Nord et la rivière Albany au sud. On y trouva des lettres de la compagnie de Londres qui ordonnaient au gouverneur de Severn de proclamer Guillaume III et de prendre possession de toute la baie d'Hudson au nom de l'Angleterre. De son côté, d'Iberville ve-

---

1* Le gouverneur Denonville parle de cet incident dans une lettre du 25 aout 1687.

2* Garneau.

nait d'arriver au fort Ste. Anne (d'Albany), quand deux navires anglais, l'un de 24, l'autre de 22 canons, parurent en vue du fort. Il essaya d'entrer en pourparlers avec eux, mais ayant appris qu'ils avaient fait pointer deux pièces de canon chargées à mitraille sur un lieu où il devait avoir une entrevue avec eux, et qu'ils devaient tirer quand il y serait arrivé avec sa suite, il rompit avec eux et leur fit une guerre d'embuscades, dans laquelle il tua ou prit une partie de leurs équipages, et finalement obligea les deux navires à amener leur pavillon. Il conduisit le plus gros, chargé de pelleterie, à Québec, après avoir remis l'autre à Maricourt, à qui il confia les postes au fond de la baie. Quant aux prisonniers, comme ils étaient nombreux, il leur remit l'autre navire qu'il leur avait pris pour leur permettre de s'en retourner en Angleterre.

Une des choses qui frappent le plus chez d'Iberville, quand on étudie sa vie, c'est la facilité avec laquelle il passait de la mer à la terre et réciproquement, de la route des cygnes, comme disaient gracieusement les écumeurs scandinaves, à ce qu'on appelle irrévérencieusement le plancher des vaches, quand on parle de notre bonne mère nourricière. Il n'est pas donné à tout le monde de quitter le pont d'un navire d'un cœur léger pour se mettre les raquettes aux pieds, ce qui, pour le héros canadien, n'était qu'un jeu. Aussi le voyons-nous, après ses exploits de la baie d'Hudson, suivre, comme simple volontaire, l'expédition contre Shenectady ou Corlar, important village peuplé de Hollandais qui était situé à 12 milles d'Albany, la capitale actuelle de l'état de New York. Frontenac, alors gouverneur de la Nouvelle-France, pour punir les colonies anglaises de l'aide indirecte qu'elles donnaient aux Iroquois, résolut de les frapper de terreur, en les attaquant elles-mêmes et, à cet effet, il mit trois expéditions en mouvement. Dans les premiers jours de Février 1690, 80 Iroquois du Saut Saint-Louis et de la Montagne de Montréal, 1 * 16 Algonquins et 116 Français ou Canadiens-Français sous les ordres de Sainte-Hélène et de d'Ailleboust de Man-

1* C'étaient des Iroquois chrétiens ct domiciliés qui étaient devnues nos alliés et qui prenaient part à nos expéditions.

tet avec d'Iberville et Repentigny de Montesson pour les seconder, se mirent en route, les raquettes aux pieds, le fusil en bandoulière, le paquet de provisions sur les épaules, la gaîté et l'espérance au cœur. *

Les Européens qui ne connaissent pas le Canada ne peuvent guère se faire une idée de la force de résistance, de l'endurance (comme on dit aujourd'hui) indispensable pour de pareilles expéditions. Je ne crois pas qu'à notre époque, si riche en jeux et en exercices destinés à développer la force physique, à faire des athlètes, il y en ait beaucoup qui puissent soutenir la comparaison avec une campagne faite en raquettes, avec armes et provisions. Qu'on se représente ces longues journées de marche à travers les halliers et les forêts sans fin. La neige est partout, sous les pieds, au dessus de la tête, suspendue aux pins et aux sapins centenaires, plaquée aux troncs blancs des bouleaux où elle s'aperçoit à peine, ressortant sur l'écorce grise des merisiers et des érables. accumulée dans les fourches formées par les branches. Le craquement soudain, aussi fort qu'un coup de pistolet ou de fusil, de quelque tronc d'arbre contracté par le froid, le bruit sourd, presque imperceptible, ou le claquement sec produits par les raquettes dans leur contact avec la neige, suivant que celle-ci est molle, fraîchement tombée ou durcie par l'effet du dégel et du regel, interrompent seuls le silence solennel de ces forêts muettes par nature, aux abords desquelles on n'entendait point alors l'aboîment des chiens de ferme ou la sonnerie lointaine de quelque cloche de village. Aucun bruit pour l'oreille, aucun mouvement pour l'œil ! Le rat musqué dans son trou, le renard dans sa tanière, l'écureuil et l'ours au creux des arbres sont engourdis dans la grande torpeur de l'hiver, torpeur féconde d'ailleurs, puisqu'elle a un réveil. Les oiseaux petits ou grands, les rapaces nocturnes eux-mêmes qui, aux heures crépusculaires et dans les nuits sereines de l'été et de l'automne, font entendre leurs sinistres houhous, sont partis aux pays des éternels printemps. L'homme seul se meut au travers de cette solitude et, avec lui, la légère envolée de

* Ferland.

poussière neigeuse que soulèvent ses raquettes. A droite, à gauche, à perte de vue, le bois et toujours le bois! Du blanc, du gris, du vert sombre, couleurs de neige, de branches sèches, d'aiguilles de sapins, rien d'autre pour égayer l'œil, si ce n'est, là-haut, les feux multicolores, plus riches et plus éblouissants mille fois que nos pierres les plus précieuses, que les rayons du soleil font jaillir des rameaux et des ramilles couverts d'une couche de glace, puis, encore plus haut, dans l'éclaircie, au dessus des arbres, un coin de ciel bleu, un ciel monothéiste comme celui que j'ai vu là-bas dans le Sahara algérien, un ciel lumineux, sans nuages et sans tache, pur et sans limites comme le Dieu dont il éveille l'idée. Puis encore, vers le soir, quand on marche dans la direction du couchant, au bout de quelque avenue interminable de conifères, droits comme des piliers de cathédrale, aboutissant à une clairière, la vision merveilleuse du soleil s'enfonçant dans la neige qu'il inonde d'un ruissellement d'or. Mais le lendemain la scène peut changer. Voici que le vent du Nord accourt et bientôt souffle en tempête. De la forêt naguère silencieuse il fait un orgue immense qui renvoie en un écho puissant et sauvage les grandes voix de l'espace. Il faudrait le sombre génie du Septentrion pour décrire la tourmente. Les branches s'entrechoquent, les troncs eux-mêmes se tordent et se lamentent sous la formidable étreinte des aquilons. Appels stridents, murmures étouffés, bruits de foule et de houle, susurrements mystérieux, cris déchirants, galopades furieuses, tous les bruits qui blessent ou effrayent l'oreille et l'âme se font entendre. Est-ce la voix de ceux qui ne sont plus et dont les âmes voyagent sur les ailes de l'ouragan ? Est-ce le pandémonium, le grand sabbat des esprits infernaux ? Comme la plainte sans fin de la mer, comme la grande rumeur des flots, n'est-ce pas plutôt la voix de la nature cherchant à pénétrer l'énigme de l'Univers et désespérée de ne pouvoir arracher son secret à Dieu ? Sous les coups redoublés de la rafale qui secouent les arbres comme de simples arbustes, une terreur religieuse remplit notre âme, car derrière les forces cosmiques qui semblent avoir libre carrière, nous devinons la main de Celui qui les arrête

quand il lui plait et qui tient les clefs de l'abîme comme il tient celles des cœurs. Bientôt la neige arrive à son tour, rare et clairsemée d'abord, puis aveuglante, tant elle est drue et dense. La violence du vent décroît petit à petit, et les blanc flocons qui tombaient lentement tout-à-l'heure accélèrent leurs descente. Les choses revêtent un aspect qui, pour être moins terrible, n'en est pas moins austère. Tout se couvre d'un linceul sous lequel les arbres à feuillage persistant finissent eux-mêmes par disparaître, et l'on marche morne et comme écrasé sous la sensation de cette force silencieuse, plus formidable que les autres éléments déchaînés, la neige à double face, amusement des enfants, fossoyeuse des armées, la neige qui a suffi à l'Eternel pour briser la puissance d'un Napoléon.

Dans les expéditions comme celle de Corlar, quelque temps qu'il fit, qu'il neigeât ou que le soleil régnât sans partage dans l'azur immaculé, que la forêt fût silencieuse ou vibrât sous l'effort des forces cosmiques, il fallait toujours, arrivés au but de l'étape, coucher sans abri sur la neige, mais nos vieux Canadiens, plus heureux que nos grognards de 1812 et habitués à trouver dans la forêt même des ressources qui manquaient dans les plaines sans fin de la Russie, n'étaient pas embarrassés pour si peu. Une peau pour matelas, la couverture de laine pour protéger le dessus du corps, pour réconfort le feu, le pain qu'on cassait à coups de hache et les provisions peu variées qui, pendant la marche, avaient pesé lourdement sur les épaules, leur permettaient de braver les rigueurs de leur âpre hiver et d'arriver après 15 jours, 20 jours de marche ou plus encore sur les Saxons ou les Teutons, frileusement engourdis au coin de leurs foyers. Malheureusement, cette fois-ci, l'expédition ayant lieu vers le Sud, le thermomètre s'éleva plus qu'il n'aurait fallu et nos gens durent, à diverses reprises, patauger dans l'eau jusqu'anx genoux, Les Canadiens voulaient attaquer Albany même, mais les autres trouvant l'entreprise trop hasardeuse, opinèrent pour Corlar. Le 8 Février, on arriva à deux lieues de cette bourgade. Le chef des Iroquois du Saut, le Grand Agnier, homme courageux et intelllgent, fit

une harangue dans laquelle il exhorta ses compagnons à oublier leurs fatigues et à faire leurs devoirs. Corlar ou Shenectady, l'établissement de la Nouvelle-Angleterre qui était le plus rapproché des Iroquois, formait un carré long fermé par des palissades percées de deux portes, dont l'une sur le chemin d'Albany, et renfermait plus de 80 bonnes maisons. La température avait ehangé, le froid était vif, le vent soufflait avec violence, soulevant des tourbillons de neige qui fouettaient le visage. Les Hollandais reposaient dans une sécurité profonde, ne pouvant croire, comme le dit Colden, " qu'il fût possible à des hommes de faire une telle marche au milieu de la forêt, dans les temps les plus froids, sans autre abri que le ciel, sans autres provisions que celles qu'ils portaient entre eux," Il y avait bien dans le village un petit fort où étaient quelques soldats, mais on n'avait pas posé de sentinelle. Nos gens s'approchent à la faveur de la nuit, s'emparent d'une des portes, se répandent sans bruit dans la place, puis, à un moment donné, attaquent les maisons et poussent un cri de guerre, au travers duquel éclatent les notes sinistres et stridentes des voix indiennes. Quel réveil pour les colons ! Le fort est pris, tous les défenseurs sont tués. Les maisons sont assaillies et emportées tour à tour, et bientôt toute résistance devient vaine. Une soixantaine de personnes, hommes, femmes et enfants, sont tuées dans la chaleur du combat. On fait un bon nombre de prisonniers. Quant au reste de la population, elle se sauva vers Albany sans vêtements ; 25 de ces fugitifs eurent des membres gelés dans cette fuite. Quand on fut maître de la place on se refit des jeûnes et des fatigues des jours précédents, Toutes les maisons furent brûlées, excepté celle du capitaine Alexander Glen dont la femme avait témoigné beaucoup de sollicitude aux captifs français conduits précédemment à Corlar, et celle d'une veuve chez qui on avait transporté Lamarque de Montigny, un volontaire qui avait été blessé pendant le combat. On remit en liberté 30 Agniers qu'on avait trouvés dans le bourg, pour faire voir aux gens de leur nation qu'on en voulait seulement aux Anglais et aux Hollandais. Au point du jour. la nouvelle de cette affaire fut portée à Albany

par un homme qui n'avait eu que le temps de sauter sur un cheval et dont une balle fracassa le genou dans sa fuite. Le canon d'alarme fut tiré, Albany mis en état de défense, la milice appelée sous les armes jusqu'à une distance considérable et, en même temps, on avertissait les Iroquois.

Les Français et leurs alliés sauvages se remirent en route avec 28 prisonniers et 50 bons chevaux dont 10 seulement arrivèrent à Montréal. A 60 lieues de Corlar, les Indiens s'éloignèrent pour faire la chasse. Les autres continuèrent, mais en se gardant mal, aussi une quinzaine d'entr'eux furent-ils tués ou pris par une centaine d'Agniers envoyés à la poursuite par les gens d'Albany, 1* Le but de l'expédition n'en fut pas moins atteint Il en fut de même des deux autres organisées par Frontenac Dans la même saison Zacharie François Hertel, sieur de la Fremière, à la tête 52 Canadiens et sauvages des Trois-Rivières, s'emparait de Salmon Falls, tandis que Portneuf, fils du baron de Bécancour et le jeune Augustin Le Gardeur de Tilly de Courtemanche, 2* à la tête d'un autre détachement de Canadiens que rejoignirent en route des troupes de l'Acadie et des Abénaquis commandés par le fameux baron de Saint-Castin, après une marche prodigieuse, détruisaient le fort de Casco (aujourd'hui Portland), dans le Maine, au bord de l'océan. Frontenac avait atteint son but. Les colons anglais et hollandais qui poussaient les Iroquois, trop mobiles pour que nous pussions les atteindre, à ravager la colonie française, et leur fournissaient, à cet effet, des armes et des munitions, étaient frappés de terreur. Ils savaient qu'eux du moins n'étaient pas à l'abri de nos coups. Nos malheureux colons, massacrés l'année précédente à Lachine par les Indiens alliés à nos ennemis, étaient vengés.

1* Pour le récit même de l'action, je ne pouvais rien innover. J'ai reproduit, en la résumant en peu, la relation qu'en a fait Ferland.

2* A la mort de Frontenac (Novembre 1698) if fut dépêché secrètement par M. de Callières de Montréal en France, par voie d'Albany et de New York, afin de demander pour son protecteur le poste de gouverneur-général. Il arriva bon premier, devançant de quelques heures Amyot sieur Vincelot qui avait été envoyé par MM. de Champigny et de Vaudreuil (voie de Pentagoet, Nouvelle-Ecosse), en vue de solliciter le même poste pour ce dernier. On juge de la surprise des deux Canadiens se rencontrant à Versailles.

III

Deuxième Période (1690-1697.)

Nouvelles expéditions à la baie 'Hudson.— Prise et destruction de Pemaquid.—Campagne de Terre.Neuve, prise de Saint-Jean.— Campagne du Nord.

Après son expédition contre Corlar, la pensée de d'Iberville se reporta tout naturellement vers la baie d'Hudson où nous le retrouvons, la même année, avec le *Sainte-Anne* qu'il commandait lui-même et les "*Armes de la Compagnie,*" sous Denis de Bonaventure. Le 24 Septembre, il mouillait près de la rivière Sainte-Thérèse, et débarquait avec 10 hommes pour tâcher de faire quelque prisonnier et de se renseigner, mais une sentinelle l'aperçut et donna l'alarme. Un bâtiment ennemi de 36 canons, voulant lui couper la retraite, envoya deux chaloupes à sa poursuite, mais nos gens s'étaient rembarqués et arrivèrent heureusement à leur bord. Le reflux ayant fait échouer le navire anglais, d'Iberville fit fausse route pour faire croire qu'il allait abandonner la baie, puis retourna à une autre rivière dite des Saintes-Huiles, parce qu'il s'y en était perdu une boite et où il trouva le *Saint-François,* commandé par son frère Maricourt. Ils partirent tous deux pour le fort anglais de Newsavane, à 30 lieues de eelui de Nelson, et en réduisirent la garnison à l'incendier et à se disperser. On y ramassa une grande quantité de pelleteries qu'on transporta à Sainte-Anne, tandis que Maricourt se rendait avec le *Saint-François* au fort Rupert, après avoir secouru Monsipi, et que le navire les *Armes de la Compagnie* mouillait à l'île Charleston. D'Iberville retournait à Québec au mois d'octobre avec ses pelleteries, quand son frère ainé Lemoyne de Longueil, lui donna avis à l'Ile aux Coudres, dans le Saint-Laurent, qu'une flotte anglaise assiégait Québec. C'était le grand armement de Phipps et la partie n'était pas égale. Le *Sainte-Anne* reprit la route de France, mais pas avant d'avoir dépêché à Frontenac un canot qui lui rendait compte de ce qui s'était passé à la baie d'Hudson, et qui

arriva à Québec le lendemain de la levée du siège, le 25 octobre 1690, jour mémorable dans les annales de la Nouvelle-France,

D'Iberv. le, après son arrivée à la métropole, fut fait capitaine de fregate. Il reçut instruction d'ouvrir la route aux vaisseaux marchands qui naviguaient entre le vieux pays et le Canada. Vers la fin de l'été 1692, il alla, avec Denis de Bonaventure, attaquer les forts anglais du Maine. Villebon qui parait avoir, à ce moment, commandé en Acadie, leur envoya Portneuf avec 2 officiers et un détachement de Canadiens et de sauvages. L'entreprise ne réussit qu'à demi. D'Iberville obtint une concession sur la rivière Ristigouche.

Les établissements français de la baie d'Hudson étant abandonnés à eux-mêmes, les Anglais songèrent à les reprendre. En 1693, trois de leurs navires s'approchèrent du fort Sainte-Anne qui avait pour toute garnison trois de nos gens et débarquèrent 40 hommes pour s'en emparer. Mais dans l'attaque qui suivit, deux des ennemis furent tués et les autres s'éloignèrent, se figurant la plaec bien défendue. Des sauvages qu'ils rencontrèrent les ayant informés du véritable nombre des défenseurs, les Anglais revinrent à 100, trouvant sans doute que 40 contre 3 ne suffisaient pas. Les trois Français s'embarquèrent sans être aperçus et gagnèrent Québec. * J'oubliais de dire qu'il y avait un quatrième engagé qui, dans un accès de folie furieuse, avait tué le missionnaire et le chirurgien, et qu'on avait mis aux fers. On laissa ce dangereux compatriote aux Anglais.. L'ennemi s'empara également des forts Rupert et Monsipi. Nos gens avaient beau faire des prodiges ; ils étaient trop peu nombreux, et nos gouvernants de France n'étaient pas assez intelligents pour distraire de nos armées, plus que suffisantes pour la défense de notre territoire, 2 ou 3 régiments qui auraient occupé d'une façon permanente les postes conquis, et comme le régiment de Carignan, fait souche de colons.

Mais les choses allaient bientôt changer de face. En 1694,

---

* Louis Guérin.

d'Iberville arriva de France en Canada avec deux navires de guerre, convoyant une grande flotte marchande. Le 8 octobre, il se mit en route pour la baie d'Hudson avec deux frégates, le *Poli* qu'il commandait lui-même, et la *Salamandre* qui était sous les ordres de son frère Sérigny emmenant avec lui 100 Canadiens et quelques Iroquois du Saut Saint Louis. Le 24 Septembre, après avoir couru de grands dangers au milieu des glaces de la baie d'Hudson, ils arrivèrent à l'embouchure de la rivière Sainte-Thérèse. Le port Nelson est formé par le confluent de cette rivière et de la rivière Bourbon (aujourd'hui Nelson). Le fort était situé sur le bord du premier de ces cours d'eau, à une demi-lieue de son embouchure. C'était une maison carrée, défendue par une garnison de 50 hommes et munie de 50 canons ou pierriers. Pendant près d'un mois, les glaces empêchèrent les navires français de s'approcher du fort. Ils ne purent remonter la rivière que le 28 octobre. Le même jour, d'Iberville fit débarquer son monde et commença le siège. Le 4 décembre, la garnison fit une sortie et Lemoyne de Chateauguay, un jeune frère de d'Iberville, fut tué en voulant arrêter l'ennemi. C'était le deuxième de la famille qui tombait pour la France. Sainte-Hélène était mort en 1690 des suites des blessures qu'il avait reçues, en repoussant les Anglais au siège de Québec. Le 14 Novembre, la garnison se rendit et obtint de bonnes conditions. Le lendemain d'Iberville prit possession de la place en lui rendant son nom de Bourbon. Il ne put sortir de la baie d'Hudson qu'au commencement de Septembre 1695. Ses deux navires se dirigèrent vers la France avec une riche cargaison de pelleteries. Il laissa une garnison de 70 hommes au fort Bourbon.*

L'Angleterre ayant refusé, malgré les défaites qu'elle avait subies, la paix que lui offrait Louis XIV, ce dernier résolut de pousser la guerre encore plus vigoureusement. Frontenac reçut l'ordre d'agir contre les Iroquois, Villebon de prendre et de faire sauter Pemaquid, et les autres commandants, après avoir secondé cette opération, devaient occuper Terre-Neuve et la baie d'Hudson.

* Ferland.

Pemaquid (Pemquit), alors la forteresse la plus considérable des Anglais en Amérique, était bâti sur le bord de la mer, à l'entrée de cette baie de Fundy qui s'enfonce si profondément entre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse. Les murailles flanquées d'une tour avaient 22 pieds de haut et portaient 18 canons. Au printemps de 1696, l'*Envieux* et le *Profond*, armés à Rochefort, furent mis sous le commandement de d'Iberville et de Bonaventure. Le 26 juin, ils arrivèrent à la baie des Espagnols (Cap Breton), et y trouvèrent des lettres de Villebon qui les informait que trois vaisseaux anglais croisaient devant le port de Saint-Jean et que, trop faible pour résister, il s'était retiré vers le haut de la rivière du même nom, pour se rapprocher des sauvages attachés à notre cause. Les deux navires, après avoir embarqué 50 guerriers Micmacs, firent voile pour la rivière Saint-Jean (Nouveau-Brunswick). Le 14 juillet, d'Iberville démâta le Newport de 24 canons et s'en empara, sans perdre un seul homme. Il en donna le commandement à M. de Lauson. Uue autre frégate anglaise de 26 canons s'échappa, grâce a la brume.

Après avoir débarqué les provisions destinées au fort Naxoat sur la rivière Nashwarck, vis-à-vis de la capitale actuelle du Nouveau-Brunswick, Fredericton, et avoir fait avertir les sauvages de la rivière Saint-Jean de se rendre à Pemaquid, l'*Envieux* et le *Profond* allèrent mouiller à Pentagouet, pour réparer leurs avaries. On y distribua les présents du roi aux Indiens,—c'est surtout avec eux que les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Ils embarquèrent au nombre de 204 sous le baron de Saint-Castin. Ce personnage célèbre et que Longfellow a chanté était un ancien officier de Carignan qui avait épousé une abénaquise, était devenu le véritable chef des Abénaquis et les menait au eombat. Il mourut au milieu d'eux, et même quand l'Acadie nous eut été enlevée, il fut redouté des colonies anglaises et recherché des gouverneurs français. C'était le type par excellence de ces possesseurs de "seigneuries sauvages" qui, au lieu d'établir des habitants sur leurs concessions, s'occupaieut de la traite des fourrures et vivaient au milieu de leurs employés comme les barons du

moyen-âge. Denis de Bonaventure en était aussi.* Aux sauvages se joignent 25 soldats commandés par leur capitaine Villieu qui, par sa campagne de 1694 contre Pemaquid. avait attiré l'attention sur lui. (Il avait brûlé 60 fermes, tué plus de 200 Anglais et amené 27 prisonniers jusqu'à Montréal après une marche de 250 lieues). Avec eux se trouvait Montigny que nous retrouverons à Terre-Neuve. Ces soldats appartenaient aux troupes dites "de la marine." On appelait ainsi les régiments employés aux colonies, parce que ces troupes recevaient leur solde du ministre de la marine. C'était Colbert qui s'était fait remettre cette partie du budget de la guerre. L'expédition, ainsi renforcée, arriva le 14 Août devant Pemaquid. Le commandant de la place, un nommé Chubb, avait 95 hommes avec lui et aurait pu se défendre. D'Iberville le fit sommer de se rendre. Chubb le prit d'abord de très haut et répondit qu'il défendrait son fort, quand même la mer serait couverte de vaisseaux français et la terre de bandes abénaquises, mais dès qu'on eut jeté deux ou trois bombes dans la place, il changea de gamme d'autant plus que le baron de Saint-Castin l'avait averti que si les Anglais attendaient l'assaut, ils seraient tous massacrés, et appliquant à la lettre le dicton anglais "discretion is the better part of valor," il accepta les conditions qui lui furent faites et rendit la place qu'on rasa immédiatement. Le 3 Septembre, d'Iberville, las d'attendre une réponse au message qu'il avait adressé au gouverneur de Boston, pour traiter d'un échange de prisonniers, remet à la voile avec ses 3 navires, évite une flotte de 7 bâtiments ennemis qui se dirigeaient sur lui, cingle vers le Cap Breton, où il fait débarquer les Micmacs qu'il y avait pris à son arrivée et va mouîller dans la rade de Plaisance, à Terre-Neuve, où il est bientôt rejoint par le gouverneur de la place, M. Brouillan. Celui-ci revenait d'une expédition infructueuse contre Saint-Jean, la future capitale de l'île, après s'être emparé toutefois d'un certain nombre de postes secondaires et de 30 navires marchands. Dans la Nouvelle-Ecosse, Villieu, après avoir détruit les fortifications de

* M. Benjamin Sulte.

Pemaquid, s'était retiré à Pentagouet, mais une frégate, enfin partie de Boston, pour effectuer un échange de prisonniers, l'ayant trouvé presque seul, l'enleva.

C'était d'Iberville qui avait proposé à la cour, où il était déjà très écouté, d'attaquer et de détruire les établissements anglais de Terre-Neuve. Peu de temps après son arrivée à Plaisance, son frère Lemoyne de Sérigny amenait de la Rochelle le *Palmier*, le *Wesp*, le *Profond* et le *Violent*. D'Iberville ayant le nombre d'hommes et les provisions qu'il lni fallait, résolut d'aller, à travers bois, attaquer les postes du Nord de l'île, principalement Carbonière où l'ennemi était moins sur ses gardes, mais là commencèrent ses démélés avec Brouillan * qui devait s'entendre avec lui pour mener à bien l'expédition. Le gouverneur de Plaisance était un homme intelligent et expérimenté, mais dur, violent et avide, ce qui l'avait rendu odieux aux pêcheurs et à ceux qui l'approchaient, tandis que d'Iberville, aussi généreux que brave, savait se faire aimer de tous et, comme le dit Charlevoix, était littéralement pour ses Canadiens ce que César était pour sa dixième légion. Brouillan qui se brouilla et se racommoda quatre fois avec d'Iberville au cours de l'expédition et dont la devise, comme par une malice comique du sort, semblait être "je me brouille, brouillons-nous," Brouillan dis-je, commença par s'opposer à l'idée première de d'Iberville, quoique celui-ci fît les principaux frais de l'expédition, puis prétendit que les 130 Canadiens ou volontaires qui avaient accompagné leur chef et compatriote, devaient obéir à ses ordres, à lui Brouillan, comme ses propres soldats. D'Iberville, mécontent, parla de se retirer, de retourner cn France, mais les Canadiens déclarèrent qu'ils ne reconnaitraient pas d'autre chef que lui, et l'impérieux gouverneur dut céder et s'entendre avec eux pour aller attaquer Saint-Jean. D'Iberville qui craignait d'être jeté par quelque coup de vent vers les côtes de France prit à travers bois, tandis que Brouillan s'embarquait sur ie *Profond* pour se rendre à Rognouse, lieu d'abord fixé pour le rendez-vous.

---

* Jacques Brouillan né en 1755, ancîen capitaine du détachement des troupes de la marine, gouverneur de Plaisance de 1690 à 1700, puîs de l'Acadie en 1701.

Les Canadiens, partis le 1er Novembre 1696 de Plaisance, accompagnés de l'abbé Baudouin, ancien mousquetaire, alors missionnaire en Acadie, arrivèrent le 16 au Foulon, après une marche de neuf jours, au milieu d'un pays mouillé, couvert de mousse, où la glace se brisait sous leurs pas et au travers de bois épais où il fallait se frayer un chemin, sans parler des lacs et des rivières qu'ils eurent à traverser par un temps très froid.1* Brouillan qui avait renvoyé en France le *Profond* avec quelques prisonniers faits en chemin, arriva à son tour au Foullon avec 100 hommes. Après s'être concerté avec d'Iberville, celui-ci se porta à 6 lieues du Foullon sur Bayeboulle, où il s'empara d'un bâtiment marchand dont l'équipage s'enfuit dans les bois avec les habitants du lieu. Par les prisonniers que firent les détachements envoyés en reconnaissance de côté et d'autre, on apprit qu'il n'y avait que trois bâtiments marchands à Saint-Jean. Le 20 Novembre, par un temps neigeux, nos gens se mettent en marche. En tête du corps principal commandé par Brouillan et d'Iberville, à 500 pas en avant, marchent 30 Canadiens, commandés par le fameux Jacques Testard de Montigny dont l'influence sur ses compatriotes balançait celle de d'Iberville lui-même, à ce que nous assure M. Benjamin Sulte, et dont le nom, dit Charlevoix, faisait tomber les armes aux mains des plus résolus. 2* Cette avant-garde se heurta tout a coup à 80 Anglais postés avantageusement dans le bois et couverts par quelques rochers. Après avoir reçu l'absolution de l'abbé Baudouin, les Canadiens s'élancent tête baissée sur l'ennemi qui, pris en flanc par le corps principal, s'enfuit à Saint-Jean. D'Iberville qui se trouvait partout où il y avait le plus de risque à courir et de fatigues à essuyer, 3* les suit de près et les force de se jeter dans deux forts dont ils s'empare et où il fait 30 prisonniers. Le reste s'enfuit dans un grand fort ou dans une quaiche (barque de 25 à 30 tonnes, montée en fourche comme un yacht et tirant 6 pieds d'eau), mouillée dans le port et qui ne tarda

---

1* Ferland.

2* Quand il mourut, on constata que son corps était couvert de près de 40 blessures. Son fils se distingua dans la guerre de 7 ans.

3* Bibaud.

pas à en sortir, emportant, avec une centaine d'hommes, les effets les plus précieux des habitants, pendant que Brouillan, arrivé un quart d'heure après d'Iberville, occupait la ville avec ses soldats. Dans tous ces combats d'avant-poste, le brave chef abénaqui, Nescambiouit, s'était couvert de gloire à côté de ses amis, les faces pâles de France. C'est le même qui parut à la eour de Versailles en 1706. 200 Anglais s'étaient retirés dans le grand fort où ils espéraient être secourus par deux vaisseaux de guerre qu'ils attendaient. Pour pouvoir s'en approcher, du Muy et Montigny, à la tête de 60 Canadieus, brûlèrent les maisons qui l'entouraient. Il était placé à mi-côte sur une pente, flanqué de 4 bastions et défendu par 12 pièces de canon : D'Iberville, à la tête de 30 autres Canadiens, protégeait les travailleurs. Les Anglais cherchant à temporiser dans l'attente des secours qu'ils espéraient, on envoya chercher à Bayeboulle un mortier, des bombes et de la poudre qu'on débarqua du *Profond*. Le 30 Décembre, le commandant anglais, accompagné des quatres principaux bourgeois, demanda à parlementer. Il ne voulait se rendre que le lendemain, espérant qu'un changement de vent permettrait aux deux navires de guerre anglais qu'il voyait depuis deux jours louvoyer au large, d'entrer dans le port. Mais on le menaça d'un assaut immédiat s'il ne se rendait le jour même, ce qu'il fit, à condition qu'il pourrait retourner en Angleterre avec tout son monde sur deux bâtiments qu'on lui donnerait. Brouillan, toujours malgracieux, signa seul la capitulation, sans la présenter à d'Iberville. En outre, les deux commandants faiilirent en venir aux mains pour le partage du butin dont la meilleure part fut, comme il était juste, attribuée au capitaine canadien, puisqu'il avait fait la plus grande partie des frais de l'expédition. Il sortit de la place 160 hommes et un grand nombre de femmes et d'enfants. La voyant prise, les capitaines des deux navires ennemis retournèrent en Angleterre. On détruisit les forts et l'on brùla toutes les maisons du bourg et des environs. Montigny envoyé à Portugal Cove, à 3 lieues de St-Jean, prit 30 fuyards qui cherchaient à gagner Carbonière. On proposa à du Muy de rester sur les lieux avec 60

soldats. mais il refusa, voulant suivre d'Iberville qui devait continuer la guerre tout l'hiver avec ses hommes Quant à Brouillan, il s'en retourna à Plaisance.

Alors commença une de ces prodigieuse campagnes d'hiver dont les Canadiens avaient le secret et que rien ne surpasse dans l'histoire de la guerre, car le courage au feu, comme je l'ai fait voir auparavant, n'était que la moindre qualité nécessaire pour les accomplir. Pendant deux mois, d'Iberville et ses compagnons, raquettes aux pieds, chargés de leurs armes (un fusil, une hache, un couteau-poignard) et de leurs provisions, parcoururent la côte de Terreneuve et détruisirent tous les établissements anglais, à l'exception de Bonavista et de Carbonière, trop bien fortifiés par la nature et les hommes pour pouvoir être pris par une petite troupe. Les canadiens, dans leurs expéditions, se battaient en tirailleurs, genre de guerre dans lequel ils excellaient et qui nous a valu quelques-uns des plus beaux triomphes qui aient honoré les armes françaises en Amérique (La Monongahéla, Carillon) ; chacun agissait par lui-même, attaquait l'ennemi ou se défendait à sa guise.* On tua deux cents hommes aux ennemis et on leur fit 6 à 700 prisonniers, hommes, femmes et enfants qui furent envoyés à Plaisance et dont la plupart s'échappèrent, parcequ'il n'y avait pas de lieu pour les garder avec sécurité. Après d'Iberville et Montigny qui se distinguèrent le plus, il faut nommer, parmi les gentilshommes canadiens qui accompagnaient l'expédition, Boucher de la Perrière, d'Amour de Plaine, d'Amour des Chauffeurs, Dugué de Boisbriand. Fils de braves officiers, habitués dès l'enfance à manier le fusil, à parcourir les forêts, à poursuivre les bêtes sauvages ou les Iroquois, ils justifient pleinement ce jugement de M. Benjamin Sulte : " Durant la période des guerres qui commencent en 1684, la noblesse rendit de grands services." D'Iberville retourna à Plaisance, en attendant les secours qu'il avait fait demander en France par Bonaventure, et avec lesquels il se proposait de prendre Bonavista et l'île de Carbonière. Montigny avait vainement essayé de prendre pied dans cette dernière.

* Ferland.

Les canots faillirent se briser contre les roches.* Plus de 300 Anglais chassés des autres établissements, s'y étaient réfugiés. Le grand marin canadien comprenait bien l'importance qu'il y avait pour nous à nous rendre complêtement maîtres de cette île de Terre-Neuve, sentinelle avancée du Canada, et la nécessité qui s'imposait de la coloniser, si l'on voulait rendre nos conquêtes durables. Mais la cour avait décidé qu'on ferait autre chose, de sorte que cette glorieuse campagne eut pour résultat de faire beaucoup de mal aux ennemis, sans qu'il s'en suivît pour nous des avantages réels, une prise de possession définitive. Ici encore on constate le manque de suite dans les idées, de persévérance et de ténacité dans l'exécution, de ce gouvernement dont on a exagéré l'excellence. Ce sont les qualités maîtresses dont nous venons de parler qui ont fait la grandeur de l'Angleterre, et qui la maintiendront plus longtemps peut-être que ne l'imaginent ceux qui parlent de sa décadence. Il est vrai qu'en 1696, chez nous, Colbert n'était plus au gouvernail.

Le 18 mai 1697, Sérigny arriva avec une escadre de 4 navires qu'il devait remettre à d'Iberville et l'ordre d'embarquer ses Canadiens, pour aller prendre les établissements anglais de cette baie d'Hudson que les deux peuples convoitaient pour ses riches fourrures, et où leurs traitants se livraient une lutte continuelle. D'après les instructions de la cour, on devait d'abord visiter l'Acadie et s'assurer de l'état du fort Naxoat sur la rivière Saint-Jean, mais il fallut un certain temps pour terminer les préparatifs de l'expédition, la saison s'avançait, on ne pouvait plus songer à se rendre en Acadie, et le 8 juillet, d'Iberville monté sur le *Pélican*, de 50 canons, partait de Plaisance pour la plus célèbre de ses campagnes maritimes, celle qui reste aux yeux des marins son meilleur titre de gloire, la campagne du Nord. Sérigny sur le *Palmier*, Dugué de Boisbriand sur la flûte le *Profond*, Chartrier sur le *Wesp* et un brigantin l'accompagnaient.

Dans l'automne de 1696, Le Ferté laissé par d'Iberville au fort Bourbon, avait été obligé de se rendre à des forces supé-

* Eugène Guénin, la Nouvelle-France.

rieures. Au mépris de la capitulation, les Français furent dépouillés et conduits en Angleterre. On élargit nos gens quatre mois après pour les débarquer sur les côtes de France, où on les informa qu'on armait à La Rochelle pour reprendre le fort Bourbon. La plupart, enchantés de cette occasion de revanche, s'y rendirent pour prendre service, et ils étaient arrivés à Plaisance avec Sérigny.

Le 3 Août, les navires français avaient passé l'entrée du détroit d'Hudson, mais se trouvaient serrés par les glaces et obligés de s'attacher aux plus grandes avec des grappins. Quelques jours après, le brigantin fut écrasé entre un de ces icebergs et le *Palmier*. On n'eut que le temps de sauver l'équipage. Ensuite les bâtiments furent séparés les uns des autres par les difficultés de la navigation dans une mer pareille. Il y avait quinze jours que le *Pélican* avait perdu de vue les autres navires, quand il parvint à se dégager des glaces qui l'assiégeaient. D'Iberville crut que le reste de l'expédition avait pris les devants, car il avait entendu des coups de canon la veille. C'était sans doute l'artillerie du *Profond* qui pris, lui aussi, dans les glaces, répondit tant bien qne mal, avec ses deux pièces d'arrière, à trois vaisseaux de guerre anglais qui le canonnèrent par intervalles pendant 10 heures, finirent par l'abandonner, le croyant près de sombrer, et se dirigèrent vers le port Nelson. Le 4 Septembre, d'Iberville jetait l'ancre assez près du fort Bourbon. Le lendemain, vers 6 heures, à quelques lieues sous le vent, on découvrit les vaisseaux anglais qui louvoyaient pour entrer dans la rade. Au lieu de les attendre, le *Pélican*, à leur grande surprise, s'avança résolument contre eux. La supériorlté de d'Iberville comme manœuvrier naval allait lui faire gagner une partie difficile où il semblait devoir être vaincu. Par suite de maladie (il avait 40 hommes atteints du scorbut à bord), et par l'envoi à terre d'un détachement de 22 hommes et 2 officiers qu'on n'avait pas eu le temps de rappeler, son équipage se trouvait réduit à 150 hommes.

Les Anglais venaient en ligne, le *Hampshire* de 56 canons avec 230 hommes d'équipage, en tête, suivi du *Dehring* de 36

canons et du *Hudson Bay*, de 32 canons. De neuf heures du matin à midi et demi, on se canonna sans résultats bien importants de part et d'autre, et le *Pélican* n'eut qu'un homme de tué et dix neuf blessés dans cette phase de l'engagement. D'Iberville qui avait conservé l'avantage du vent, voulut aborder le *Hampshire*, mais ce dernier sut l'éviter. Le *Pélican* range (rase) alors le *Dehring* et le *Hudson Bay* en leur lâchant ses bordées. Le *Hampshire*, revirant de bord au vent,* couvre son adversaire de mousqueterie et de mitraille, le perce à la ligne de flottaison, hache ses haubans et ses manœuvres et cherche a le démâter et à le serrer contre un bas-fond, mais d'Iberville réussit à déjouer cette manœuvre. Prévoyant le dessein de l'ennemi qui court pour gagner le vent et qui pointe à couler bas, le Canadien prolonge (se range le long du navire pour l'aborder) le navire anglais vergue à vergue, pendant qu'on se fusille d'un bord à l'autre. Une bordée du *Hampshire* tue ou blesse 14 hommes dans la batterie inférieure dn *Pélican*, mais celui-ci pointe ses pièces si juste et lâche sa bordée, à son tour, si à propos que le vaisseau ennemi, après avoir fait tout au plus sa longueur de chemin, sombre sous voile avec tout son équipage, sans qu'il s'en échappe un seul homme. Bienville, un des frères de d'Iberville, un jeune homme de 17 ans, qui commandait une des batteries du *Pélican*, avait été gravement blessé dans la lutte.

Aussitôt d'Iberville porte sur le *Hudson Bay* qui était près d'entrer dans la rivière Sainte-Thérèse et qui, se voyant sur le point d'être abordé, amène son pavillon. Restait le *Dehring* qni fuyait et auquel on donna immédiatement la chasse, mais le *Pélican*, avec 8 boulets dans ses bordages, dont l'un avait ouvert une large voie d'eau, et ses manœuvres coupées, dut bientôt renoncer à eette poursuite. On répara immédiattement les avaries du *Hudson Bay* et l'on se remit en chasse, mais le Dehring avait pris une avance de 3 lieues et échappa à la faveur de la nuit. Voyant la mer grossir, d'Iberville eut soin d'aller mouiller au large, mais une

* Cette expression maritime signifie que le *Hampshire* se trouvait entre le lieu d'où soufflait le vent et le *Pélican*.

tempête terrible éclata, tous les cables des ancres cassèrent successivement et, malgré les plus habiles manœuvres, le Pélican fut jeté vers minuit sur la côte avec sa prise, et s'emplit d'eau jusqu'à la batterie supérieure. Heureusement qu'à cette époque de l'année, sous cette latitude, le soleil se couche et se lève presque en même temps, et la clarté permit d'éviter un affreux désastre. Le lendemain 7 Septembre, les malades et les blessés furent transportés en canots et en radeaux sur le rivage qui était à deux lieues. Une vingtaine de ces malheureux moururent de froid dans le trajet. L'équipage débarqua tout ce qui était nécessaire pour attaquer immédiatement le fort Bourbon, car on était resté sans vivres après le naufrage et il y avait deux pieds de neige dans le bois. Sur ces entrefaites, les trois autres navires français qui, s'étant trouvés au large, n'avaient subi que très peu de dommages, arrivèrent avec des vivres. D'Iberville, voulant ménager son monde, résolut d'assiéger la place dans les règles. Le 10 il fit descendre à terre les mortiers et dresser des batteries. A peine eut-il commencé à canonner le fort que le commandant, Henri Bailey, fit battre la chamade. Il se rendit avec les honneurs de la guerre et à condition que la garnison serait transportée en Angleterre. La prise de ce poste complétait la conquête de la baie d'Hudson. D'Iberville, après avoir tout réglé, s'embarqua pour l'Europe sur le *Profond*, laissant le commandement à son frère Sérigny qui, repassant à son tour en France, le confia à Martigny, un de leurs cousins-germains. Dans cette campagne, le grand marin canadien avait également triomphé de la nature et des hommes. Il avait fait voir ce que peuvent accomplir un courage indomptable, une grande habileté et la volonté de réussir. La Nouvelle-France, comme l'ancienne, avait son Jean Bart.

Cette campagne fut la dernière que fit d'Iberville à la baie d'Hudson. On ne peut guère se figurer aujourd'hui ce que de pareilles expéditions comportaient alors de mécomptes, de souffrances, de dangers de toute espèce. C'est ainsi, par exemble, que les deux navires français menés, en 1694, par d'Iberville et Sérigny à l'attaque des établissements anglais ne purent, par

suite des glaces, prendre le large qu'après de long mois d'attente, le 28 juillet 1685. Pendant ce séjour forcé, le lieutenant du *Poli*, neuf Canadiens et dix matelots moururent du scorbut, et la plupart des survivants en furent attaqués. Arrêté par les vents contraires à la côte du Labrador, d'Iberville dut renoncer à se rendre à Québec, comme il en avait d'abord l'intention, et quand il arriva à la Rochelle, il ramenait avec lui 234 malades, couverts de plaies et hideux à voir.*

D'Iberville en Amérique, Dupleix dans les Indes, les bons ouvriers n'ont pas manqué à la vieille monarchie, mais elle ne les a pas écoutés, elle ne les a pas assez soutenus, aussi n'a-t-elle pas su garder ce qu'ils lui avaient conquis. Sans être injuste envers elle, je crois (en tenant compte de la différence des temps et des ressources) que si elle avait, pendant un siècle, fait les mêmes sacrifices et les mêmes dépenses que la Franee contemporaine a su s'imposer, depuis 20 ans, pour se refaire un empire colonial, tout le Canada et, à coup sûr, tout l'Ouest Américain, seraient à nous. Espérons que nous serons plus heureux que nos pèrcs ; ils ont perdu un monde, nous en avons retrouvé un autre, l'Afrique qui, sans valoir le premier, a bien son prix. Tunis, Alger, le Soudan, Madagascar et là-bas, dans l'Orient lointain, le Tonquin, peuvent exciter la convoitise des autres peuples. Si les temps sont changés, ils ne le sont pas, quoi qu'on en dise, tout à notre détriment, Nous avons des soldats à foison et dans nos ports de guerre se multiplie tranquillement, mais constamment, la force mystérieuse, d'abord méprisée mais maintenant redoutée, qui est appelée peut-être à révolutionner la guerre maritime, notre flottille, bientôt flotte, de sous-marins.

* Eugène Guénin.

IV.

TROISIÈME PÉRIODE (1698-1706).

Découverte des bouches du Mississipi. Fondation de la Louisiane. La fin d'un héros.

CHAPITRE I

Premier voyage 1698-99. Découverte par mer de l'embouchure du Mississipi· Etablissement d'un fort à la baie Biloxi.

Malgré les explorations de Jean Nicolet, de Chouart des Groseilliers et surtout celles de Louis Jolliet et du Père Marquette, 1* en 1873, et de Cavelier de la Salle, en 1682, le Mississipi n'avait pas encore entièrement livré son secret à la civilisation, car si l'on connaissait la direction générale de son cours, si l'on savait qu'il devait se jeter dans le golfe du Mississipi, on ignorait encore le lieu précis ou plutôt les lieux, puisqu'il s'agissait d'un delta, où les eaux du grand fleuve venaient se déverser dans celles de l'Océan. Il y avait là de quoi exciter l'ambition d'un homme comme d'Iberville. Il s'agissait, d'ailleurs d'y arriver bon premier pour empêcher les Anglais de s'y établir, et d'arrêter leurs progrès vers l'ouest. Pontchartrain était alors ministre de la marine. (il le fut de 1690 à 1699, et son fils Jérome lui succéda). D'Iberville lui suggéra l'idée de bâtir un fort à l'entrée du fleuve. Une expéditîon fut donc décidée. Il s'agissait de réussir là où l'intrépide Cavelier de la Salle avait échoué et perdu la vie. 2* Jusqu'à présent nous ne connaissons dans notre héros que le sol-

1* Voir dans la Revue Canadienne (1900-1901) la série d'articles très intéressants publiés sur Louis Jolliet par M. Ernest Gagnon. J'y signale particulièrement à l'attention du lecteur le récit de la mort dn père Marquette, (numéro de janvier 1901). Je crois qu'il serait difficile d'en trouver un plus touchant et plus pathétique dans n'importe quelle langue.

2* Il avait été assassiné par quelques-uns de ses gens le 19 mars 1687 en voulant rejoindre le Mississipi par terre Dans cette malheureuse expédition, il avait été contrecarré par M. de Beaujeu, l'officier qui commandait la flotte de transport, un jaloux qui se montra aussi hostile à d'Iberville.

dat et le marin. Nous allons étudier en lui le fondateur, l'esprit sagace qui indique ce qu'on devrait faire pour rendre solide le nouvel établissement, l'homme supérieur qui prévoit les dangers de l'avenir. Il en donne une preuve avant son départ même. Dans une lettre du 18 juin 1698 au ministre, il recommande de ne point laisser des hommes malgré eux dans le poste qu'il va fonder, car " ils deviennent à charge dans les lieux éloignés." *

Parti de Brest le 24 Octobre 1698 sur la *Badine* et accompagné du *Marin*, commandé par de Surgères, d'Iberville fut rejoint en route par le marquis Joubert de Chateaumorant, habile marin, neveu de Tourville, et qui avait pour mission, avec son vaisseau, le *Français*, de protéger les deux frégates, dans le cas où elles rencontreraient une opposition armée. Le 4 Décembre, on arriva au Cap Français (à Saint-Domingue), dont le gouverneur Ducasse, un autre nom célèbre dans nos fastes maritimes, fit embarquer à bord du *Françaïs* le redoutable flibustier Laurent de Graff, hollandais francisé qui connaissait très bien le golfe du Mexique. Le 27 Janvier 1699, on aperçut la terre et on reconnut qu'on était vis-à-vis de Pensacola où 300 Espagnols, envoyés de Vera-Cruz, s'étaient établis depuis quatre mois, car ils avaient eu vent de nos projets. On aurait pu facilement s'emparer de la place si l'on avait voulu. Ils se trouvaient en si mauvaise passe que lorsqu'on eut communiqué avec eux, certains de leurs chaloupiers déclarèrent qu'ils seraient ravis de servir le roi de France si on voulait les prendre. Le commandant espagnol, après avoir permis à nos gens de faire de l'eau et du bois et de s'abriter partout où ils voudraient, s'ils ne pouvaient tenir la mer qui était très grosse, se ravisa, et ils durent aller chercher un autre hâvre. Le 31 Janvier, d'Iberville qui avait pris les devants, mouilla au large de la Mobile, rivière qui coule parallèlement au Mississipi. Le 2 Février, il débarqua dans une île qu'il nomma Ile au Massacre, parce qu'il y trouva les ossements d'une soixantaine de personnes

* Dans cette partie de la biographie de d'Iberville, tout en consultant les autres historiens, je préviens, pour éviter la répétition de notes inutiles, que je me sers, principalement du livre de Margry (découverte de l'embouchure du Mississipi), c'est-à-dire des rapports de l'explorateur lui-même ou de ses lieutenants.

qu'il pensa y avoir été massacrées. Elle a quatre lieues de tour et possédait un port assez commode, dont l'entrée a été fermée par les sables. Du 14 au 18, à la baie de Biloxi, on entra en relations avec des indigènes Bayogoulas et Mougoulachas qui habitent les bords du Mississipi, et qui se trouvaient à la chasse au bord de la mer. D'Iberville comptait s'en servir pour l'aider à découvrir l'entrée du fleuve ; malheureusement le manque de vivres les força de s'en retourner chez eux, et ils ne se trouvaient pas au rendez-vous qu'on leur avait donné pour le 22. Arrivé à la rivière des Pascagoulas, d'Iberville y laissa son navire et partit avec deux biscayennes * munies chacune de deux pierriers, son frère Bienville, M. de Sauvole, enseigne de vaisseau, le récollet Anastase Douay, ancien compagnon de La Salle et témoin de sa mort, et 48 hommes. Le 2 mars, ils arrivaient à une rivière nommée de la Palissade par les Espagnols, parce qu'elle était barrée par du bois pétrifié devenu dur comme roc et capable de résister à la mer. Chateaumorant fut informé de cette nouvelle et, comme il n'était venu jusque là que pour convoyer l'expédition, il s'en retourna à Saint-Domingue et de là en Europe. La bouche trouvée le 2 Mars se trouvait au milieu des terres basses couvertes de cannes, gros roseaux d'un vert agréable dont les nœuds sont couronnés de feuilles longues, étroites et pointues. Ils sont fort hauts et forment des fourrés si épais que les animaux ont de la peine à passer au travers. L'expédition courut de grands dangers pour entrer dans la rivière, la mer était mauvaise, et nos gens furent bien contents de se trouver à l'abri du mauvais temps, une fois qu'ils furent à une certaine distance du golfe, car, comme le dit d'Iberville : " c'est un mestier bien gaillard de descouvrir les côtes de la mer avec des chaloupes qui ne sont ny assés grandes pour tenir la mer soubz voiles, ny à l'ancre et sont trop grandes pour donner à une côte plate, où elles eschouent et touchent à demy-lieue au large." On se mit à remonter la rivière dans laquelle on venait d'entrer et qu'on croyait être le Mississipi,

* Embarcations dont l'avant et l'arrière se termine en pointe. Leur nom dit assez leur pays d'origine, la Biscaye.

mais sans en être encore bien sûr. Le 4 Mars, tout le monde reçut les cendres et l'on se rembarqua, après avoir planté une première croix sur le sol de la Louisiane. Il en était ainsi du temps de nos pères. A côté de leur fier étendard qu'ils savaient si bien porter au sein des continents inconnus, se dressait toujours le signe de la rédemption. Chez eux la foi et le patriotisme marchaient de conserve, l'un s'appuyant sur l'autre, et c'est ce qui fait l'unité et la beauté de leur vie et de leur caractère. Ils n'étaient point comme nous, esprits complexes et fils d'un siècle sceptique, obligés de dédoubler leurs sentiments, et de n'aimer, pour ainsi dire, qu'une part de la France. Des antipathies presque insurmontables, des haines fratricides ne fermentaient point dans leurs âmes, et quand ils tombaient pour la patrie terrestre, leurs cœurs pleins d'une noble certitude savaient qu'ils en trouveraient une autre plus haute, séjour de l'immuable félicité.

En tête des biscayennes, Bienville s'avançait avec les canots. La quantité de bois entraîné par le Mississipi, à cette époque oû ses deux rives étaient encore couvertes de forêts immenses, ajoutait au danger d'un courant rapide, et puis on n'avait que pour 20 jours de vivres ; il fallait les ménager. Dès le 6 Mars, on avait à se partager deux corbillons de pain et de la bouillie entre 26 personnes, trop heureux quand une rencontre inespérée permettait de mettre au pot un croeodile, un serpent à sonnettes ou de la viande boucanée. Un jour on trouva un chevreuil mort et on le partagea entre les deux chaloupes, quoique le ventre commençât déjà à sentir.* Le 7 on rencontra des sauvages qui, après s'être enfuis, sauf un, finirent par s'apprivoiser et fournirent à nos explorateurs du bœuf (lisez du bison), et de l'ours boucanés. Un des sauvages se chargea de mener nos gens jusqu'au village des Bayogoulas. Les deux bords du fleuve étaient noyés jusqu'à une certaine distance, ce qui rendait l'accostage difficile. Ils étaient couverts de cannes, dont la grosseur variait d'un à six pouces, et qui brûlaient facilement en craquant comme des pistolets, quand on y mettait le feu, de sorte qu'à distance on aurait

* Eugène Guénin.

cru à une escarmouche. Les Indiens étaient tout nus. Les femmes portaient une braye faite d'écorce d'arbre qui leur allait des reins au-dessus des genoux. Le 11 mars, deux marins bretons qui étaient allés à la chasse, s'égarèrent. On les attendit toute la journée du 12, mais le 13 il fallut repartir, sans les avoir revus. Après que la farine fut épuisée, on vécut de sagamité, assaisonnée d'un peu de gras de lard fondu, et l'eau de vie étant venue à manquer, il fallut se contenter de l'eau du Mississipi. Enfin le 14, on arriva au village de 700 cabanes, occupé par les Bayogoulas et les Mougoulachas, tribus qui parlaient la même langue, ainsi que celles des environs. On y trouva un livre de prières qui avait appartenu aux gens de la Salle, et l'on y fut parfaitement reçu. Le chef des Mougoulachas avait un capot de serge du Poitou fait à la canadienne, des bas pareils et une cravate rouge qui lui avait servi de brayer, le tout donné, disait-il, par Tonty.* Dans ce village se trouvait un temple en forme de dôme écrasé et de 30 pieds environ de diamètre. D'Iberville y pénétra et découvrit, à travers la fumée épaisse que dégageaient deux bûches continuellement allumées, une quantité de peaux de divers animaux du pays qu'on avait déposés devant les bizares images noires et rouges d'une autre espèce d'animal qui était le dieu des Bayogoulas. Ils avaient justement une épidémie de picote qui venait d'enlever le quart de la population. Il y restait environ 250 hommes, mais peu de femmes. Celles-ci, ainsi que les jeunes filles, se noircissaient les dents. Ceux d'entre les hommes qui n'étaient pas nus portaient des peaux de chevreuil et d'ours qui allaient des épaules aux genoux. Les femmes également portaient des peaux d'ours par dessus leur braye. Les Indiens ne laissaient en haut de la tête qu'une poignée de cheveux où ils attachaient des plumes d'oiseaux de diverses couleurs. Ils en mettaient encore au bas des reins, formant comme une queue de cheval qui leur pendait par derrière avec des gre-

* Tonty ou Tonti, brave militaire d'origine italienne, avait eu une jambe emportée en Sicile au service de la France. Il s'était, en 1678, associé de sa personne et de sa bourse aux projets de La Salle.

lots et des morceaux de cuivre, de sorte que, quand ils dansaient " on dirait un messager qui arrive dans une ville." Ils se peignaient le tour des sourcils de vermillon et se perçaient le nez pour y passer un morceau de corail gros com me un doigt, et les oreilles où ils suspendaient un morceau de bois de la même dimension. Ils vivaient de blé d'Inde et ne mangeaieut de la viande que lorsqu'ils allaient à la chasse des ours et des bisons. Ils se servaient des os de ces gros ruminants pour labourer leurs champs. Ils étaient alertes et bien faits et parurent à d'Iberville plus civils, mais moins guerriers que les sauvages du Canada. Ils avaient, comme beaucoup de leurs congénères, la dégoûtante habitude de mettre lenrs corps morts sur des échafauds élev és de terre de sept pieds et dressés près du village. On les enveloppait de nattes de cannes, mais naturellement, ils attiraient les corbeaux, tout en répandant une odeur infecte. Ils étaient grands embrasseurs, chantant. étendant les bras vers le soleil et se frottant le ventre, salut préalable qu'ils concluaient en passant à leur tour leur main sur le ventre, et en étendant les bras sur la personne de ceux à qui ils voulaient témoigner amitié. Une de leurs grandes civilités était de vous tenir sous les bras pendant qu'on marchait, pour vous empêcher de tomber. Le soir de leur arrivée, nos gens plantèrent une grande croix sur laquelle ils mirent les armes de France. On festina et l'on fuma le calumet, cérémonie à laquelle les Indiens attachent tant d'importance et qui fatiguait beaucoup le héros canadien, car il ne fumait pas d'habitude. Avant de partir, on leur fit quelques petits présents, particulièrement au chef des Mougoulachas, auquel on parla des deux marins qui s'étaient égarés, en le priant de leur donner vivres et abri, s'il les trouvait.

Le 16 mars, d'Iberville partit pour aller au village des Oumas, à 35 lieues des Bayagoulas en remontant vers le Nord, où il savait que Tonty avait été. En chemin, il rencontra la rivière qui servait de limite de chasse aux Oumas et aux Bayogoulas. Il s'y trouvait un mai ébranché et rougi, surmonté de plusieurs têtes de poisson et d'ours attachées en manière de trophée ou de sacrifice, d'où le nom de bâton rouge dont a hérité une des villes de

la Louisiane. Le 20 mars, il arrivait aux Oumas ; il y fut très bien reçu. On donna à nos gens du blé d'Inde avec quantité de citronnelles et quelques volailles. D'Iberville fit planter une croix dont les chefs firent processionellement le tour en chantant et en tenant chacun à la main une croix de bois. En même temps, ils jetaient du tabac autour de celles que les Français avaient plantée et dessus. Ils offrirent aux chefs de l'expédition des femmes, ce qui était chez eux une marque d'amitié et de l'alliance qu'ils voulaient faire avec nous. Naturellement on les remercia. A ce moment d'Iberville était assez embarrassé de ce qu'il allait faire. Il était à près de 100 lieues de la mer, à 130 de ses navires ; ses gens étaient fatigués de lutter contre un courant très rude à refouler. On n'avait plus ni viande ni graisse et on en avait assez de la sagamité. Surgères devait partir dans six semaines avec le *Marin*. En outre, les Indiennes commençaient à manifester pour les beaux et solides gars canadiens qui accompagnaient l'explorateur, une sympathie inquiétante qui pouvait devenir funeste à la discipline, (elles pleurèrent en les voyant partir). Il était temps de rebrousser chemin. Avant le départ, il y eut un bal et des danses de guerre fort jolies. L'éclairage ne coûtait pas cher et ne faisait jamais défaut. Les cannes des bords du Mississipi fournissaient des torches superbes. Avant de s'en aller, on laissa aux naturels une lettre pour les premiers Français qu'ils verraient et, ayant appris par le chef des Bayogoulas qui l'avait accompagné aux Oumas, que le chef des Mougoulachas avait un papier semblable que Tonty lui avait donné pour remettre à un capitaine qui devait venir de la mer, d'Iberville donna à son frère Bienville l'ordre de se le procurer en redescendant le fleuve. Quant à lui, le 24, à 5 lieues au-dessus des Bayogoulas, il se sépara du gros de l'expédition. Avec deux canots d'écorce et 4 hommes, il prit par une petite rivière qui coulait à l'est du Mississipi, tandis que Sauvole et Bienville redescendaient le fleuve sur les deux biscayennes, avec ordre de sonder les entrées dans la mer. La rivière prise par l'explorateur et ses 4 compagnons n'avait que 8 ou 10 pas de large aux basses eaux. Elle était pleine de bois renversés,

qui nécessitèrent plusieurs portages, pendant 8 à 10 lieues qu'en dure le cours. Ensuite, elle tombe dans d'autres rivières et d'autres lacs qui la grossissent. Une de ces nappes d'eau fut nommée lac Pontchartrain en l'honneur du ministre. Pendant le trajet jusqu'à la mer qui dura une semaine, il fallut faire plus de 80 portages. Le Mougoulacha qui devait les guider les avait bientôt abandonnés—les Indiens sont coutumiers de ces tours-là. D'Iberville continua son chemin pour montrer aux indigènes qu'il irait sans eux où il voudrait. " Quelque chose qui arrive." écrivait-il, "je gagneray toujours le vaisseaux quand je devrais aller par terre, abandonner mes canots et en faire d'autres." Les eaux étaient infestées de crocodiles ; il en tua un petit dont ils trouvèrent la chair fort bonne à manger, après lui avoir fait perdre son odeur de musc. Ils rencontrèrent aussi beaucoup de coqs d'Inde. Un de ses gens étant tombé malade, d'Iberville conduisait lui-même son canot. Cette exploration peint l'homme tout entier, sa détermination, sa vaillance devant l'inconnu. Car c'était une entreprise gaillarde, pour employer son expression, que ce canotage d'une semaine, au travers des crocodiles, par une route inexplorée. Il finit par arriver au fond de la baie de Lago de Lodo, à 8 lieues de l'endroit où les navires étaient mouillés et à 26 lieues de l'embouchure du Mississipi. A cause du fort courant et des obstructions du fleuve, la petite rivière suivie par d'Iberville et ses compagnons constituait le chemin le plus commode pour aller de la mer aux Bayogoulas. Huit heures après l'arrivée de l'explorateur, Sauvole et Bienville survinrent à leur tour avec leurs deux chaloupes, apportant avec eux la preuve irrécusable qu'ils avaient descendu le Mississipi. Le 31 mars 1699, à son passage aux Bayogoulas. Bienville avait acheté pour une hache la lettre laissée par Tonty au chef des Mougoulachas. Dans cette lettre datée du 20 avril 1685 et adressée à M. de la Salle, gouverneur de la Louisiane, Tonty informait son chef que suivi de 20 canadiens et de 30 sauvages. ils avait descendu le fleuve pour le rejoindre et lui exprimait son regret de n'avoir pu le reneontrer. On n'avait pas voulu remettre cette lettre à nos gens, quand ils avaient re-

monté le fleuve, parce qu'on les croyait espagnols. En même temps que le message de Tonty, on retrouva les deux marins bretons égarés dans les bois et qui s'étaient tirés d'affaire, non sans avoir mangé de la vache enragée pendant quelques jours ; par contre, nn fâcheux incident avait jeté du froid entre les Français et les sauvages. On avait pris au père Anastase Douay sa besace avec son bréviaire, et un petit manuscrit de ce qui s'était passé dans le voyage. Il accusa de ce vol les Bayogoulas, sur quoi leur chef se fâcha et fit entendre à nos gens de se retirer. On fit sortir le père de la chaloupe et on opéra une espèce de réconciliation. Finalement on se quitta assez bons amis, mais nos gens ne purent obtenir du blé d'Inde dont ils avaient besoin. Le vent empêcha Sauvole en revenant de sonder l'entrée du fleuve, et les Français furent enchantés de sortir de ce delta où ils avaient pensé être mangés par les maringouins, et qui n'avait guère pour hôtes que quelques chats sauvages, sentant le poisson, parce que, sauf quelques oiseaux, ils n'ont guère que cela pour pâture.

D'Iberville retourna ensuite à la baie de Biloxi pour y établir un fort. Elle n'avait que 7 pieds d'eau, et les navires n'en pouvaient approcher qu'à deux lieues On ne choisit cet endroit que par rapport à la rade qui permettait aux chaloupes des navires d'aller et venir et d'employer, sans crainte d'aucun ennemi, une partie des équipages à la construetion du fort, en attendant que l'on pût trouver un lieu plus avantageux pour y placer une colonie. D'Iberville y avait fait planter du sucre, de l'indigo, des patates et des ignames, ainsi que des pois et du blé d'Inde qui levèrent avant son départ. Pendant qu'il était encore sur les lieux, les sauvages lui amenèrent des déserteurs espagnols de Pensacola. C'étaient des métis qui firent avec lui le voyage de France. D'après les détails qu'ils lui donnèrent sur le Mexique, d'Iberville pensait que " 500 bons Canadiens feraient trembler tout ce pays là," et qu'avec un peu de dépense on en pourrait enlever nombre de millions. L'un de ces métis s'offrait pour guide et souhaitait que la France s'emparât du pays. Ils informèrent nos gens que deux des nôtres vivaient au milieu des natu-

rels de la Floride où ils étaient mariés Détail curieux, les vaches amenées de France par d'Iberville et Surgères résistèrent et celles de Saint-Domingue périrent de froid, à ce qu'on nous dit, ce qui a lieu de surprendre dans le golfe du Mexique, L'explorateur regrettait fort de n'avoir pas avec lui un missionnaire jésuite qui, disait-il, saurait la langue sauvage de ces pays en peu de temps. Quant au bon père récollet, la navigation, les maringouins et les cannes du Mississipi lui avaient laissé de mauvais souvenirs, car il manifesta le désir de revoir la mère-patrie et déclara qu'il ne sortirait plus de son couvent. Le 3 mai 1699, d'Iberville et Surgères appareillèrent pour l'Europe, laissant à Biloxi, dans un fort en bois à 4 bastions, le sieur de Sauvole, enseigne de vaisseau sur le *Marin* et homme de mérite, comme commandant, Bienville comme lieutenant, l'aumonier de la *Badine*, 70 hommes et 16 mousses avec des vivres pour six mois. Dans le canal de Bahama, nos navires n'évitèrent l'échouage sur les bancs de sable qu'en suivant des navires anglais qu'ils avaient rencontrés. Quand nos gens arrivèrent en France, les deux tiers des équipages et des soldats étaient hors d'état de travailler. Ajoutons pour en finir, que le chevalier de Beauharnois qui devait être 20 ans plus tard gouverneur du Canada faisait partie de cette première expédition. Par les résultats acquis, d'Iberville avait déjoué le mauvais vouloir ou trompé l'attente de ceux qui s'opposaient à ses desseins et annonçaient qu'il échouerait. Le même Beaujeu qui avait contrecarré Cavelier de la Salle accusait injustement les relations des Canadiens d'être pleines de hâbleries et de menteries, et Ducasse lui-même, quelque estime qu'il eût pour d'Iberville,* craignant sans doute que le nouvel établissement n'éclipsât celui de Saint-Domingue où il commandait, n'avait pas approuvé l'idée de eette expédition, et avait cherché à grossir aux yeux du ministre de la marine les difficultés qu'elle présentait.

En résumé, d'Iberville avait découvert d'une manière indu-

---

* Dans une lettre qu'il écrivait au ministre le 31 Décembre 1698, il disait : " M. d'Iberville m'a paru digne homme, précis et entendu," le plus beau des éloges dans la bouche d'un homme du métier.

bitable les bouches du Mississipi ; il avait planté notre drapeau sur les bords du grand fleuve, y prévenant nos vieux rivaux, les Espagnols et surtout les Anglais ; par l'établissement de Biloxi il avait pris pied en Louisiane ; enfin il avait déterminé d'une manière exacte la position du fleuve géant dont l'embouchure était beaucoup trop portée vers l'ouest sur les cartes géographiques. Aussi la cour qui, à l'origine, ne songeait pas à un établissement permanent, allait-elle le mettre à même de continuer son entreprise.

V

Chapitre II

Gouvernement de Sauvole dans l'intervalle du premier au deuxième voyage.—Anglais et Huguenots.—Deuxième voyage de d'Iberville (mai 1699—juin 1700). Il remonte le fleuve jusqu'aux Natchez. Etablissement du fort de Maurepas.—Découverte de la Rivière Rouge.

Le 17 mai 1699, le chef des Bayogoulas et trois de ses gens arrivèrent au fort. Sauvole fit mettre la garnison sous les armes, ce qui les émerveilla beaucoup. On les fit manger tout leur saoul, " car c'est le plus grand de leurs plaisirs." On tira deux coups à balle devant eux, ce qui les effraya tant qu'il ne savaient plus où se fourrer. Le lendemain, ils avouèrent que leurs femmes étaient de l'autre côté de la rade et qu'ils aimeraient bien leur faire voir le fort. En les voyant débarquer, le chef demanda, au grand amusement des Français, qu'on rendît à sa femme les mêmes honneurs qu'à lui-même, faisant signe à Sauvole de faire mettre les soldats sous les armes et allant chercher le tambour, (ce brave Indien était un féministe évidemment). Ils restèrent trois ou quatre jours à Biloxi et quand ils partirent, on leur donna

deux jeunes garçons pour qu'ils apprissent la langue, l'un aux Bayogoulas et l'autre aux Oumas.

C'était un triste séjour que Biloxi. La chaleur excessive de l'été fit périr le blé d'Inde et autres herbages qu'avait semés d'Iberville. Le terrain était ingrat, tout sableux. La place était infestée de serpents à sonnettes et de crocodiles. On tua plusieurs de ces sauriens au pied du fort. La plus grande partie de la garnison fut atteinte de la dyssenterie, à cause de la mauvaise qualité de l'eau. La côte, sur une étendue de près de 40 lieues était, pour ainsi dire, inabordable, mais ce poste offrait des facilités particulières pour les communications avec les sauvages, les Espagnols, les Antilles françaises et l'Europe.

Le 1er juillet, on reçut avec surprise la visite de deux missionnaires du séminaire de Québec, accompagnés de 16 hommes. Ils avaient descendu le Mississipi, comme les coureurs de bois avaient pris l'habitude de le faire depuis les voyages de la Salle. On les hébergea si bien, pendant neuf jours, qu'ils ne voulaient plus s'en aller, surtout les sauvages. M. de Montigny, un des missionnaires, avait l'intention de s'installer chez les Natchez, la nation la plus nombreuse du Bas Mississipi et la plus respectés des autres. Sauvole, dans une lettre, se plaint des effets funestes de la consommation de l'eau de vie, et demande qu'on lui envoie du vin ou de quoi faire de la bière. On eut plusieurs visites de la nation des Pascoboulas qui étaient établis sur la Mobile, et on eut soin de toujours bien les reeevoir. On fit, conformément aux instructions de d'Iberville, des sondages dans différents endroits et l'on constata qu'il était impossible de faire des établissements sur les lacs Pontchartrain et Maurepas, c'est-à-dire sur la route suivie par d'Iberville pour redescendre à la mer, parceque le terrain y était trop bas et noyé. Bienville, étant allé aux Mougoulachas, les trouva dans une grande affliction, parceque les Oumas leur avaient tué quelques hommes, ayant été les surprendre, pendant qu'ils étaient à travailler aux champs, comme on l'apprit du petit garçon qu'on avait envoyé parmi eux. C'est dans cette excursion que Bienville qui était parti dans deux canots d'écorce

avec 5 Canadiens, pour sonder la passe ouest du Mississipi, rencontra le 16 Septembre, à 25 lieues dans l'intérieur du fleuve, une embarcation anglaise qu'il avait invitée à se retirer, si elle ne voulait y être contrainte par la force. Le capitaine, un certain Banks, avait été capturé dans la baie d'Hudson par d'Iberville qui le jugeait étourdi et peu capable. Il avait laissé à l'entrée du Mississipi une frégate de 15 canons. On sut par lui qu'il était parti de Londres, en Octobre 1698, trois navires pour venir au Mississipi, qu'il avait mission, après avoir sondé la passe de l'ouest, de retourner en Caroline où il avait relâché, pour y chercher plusieurs bâtiments d'émigrants qui devaient venir s'établir en Louisiane. Dans la eompagnie de Banks se trouvaient des Huguenots dont un ingénieur, nommé Second, lequel fit à Bienville une proposition qui mérite qu'on s'y arrête un moment.

Les Huguenots qui se trouvaient en grand nombre dans les troupes de Guillaume II et qui avaient contribué à le faire roi d'Angleterre, avaient demandé des lettres de naturalisation que le parlement anglais avait refusées, pour ne pas augmenter l'autorité du prince, et finalement on les avait envoyés aux colonies. La Caroline du Sud avait été surnommée la terre des Huguenots, tant elle en avait reçu, mais la population anglaise qui les jalcusait, à cause de leur supériorité intellectuelle, désirait s'en débarrasser. On les avait d'abord exclus de toutes les charges publiques et ils ne furent admis aux droits civiques qu'en 1697. Guillaume avait formé le projet de jeter sur le Mississipi ces réfugiés français, mais eeux-ci, par suite des avanies qu'ils avaient reçues et de la mauvaise volonté qu'on leur avait témoignée, ne pouvant d'ailleurs s'accommoder à l'humeur des fils d'Albion, avaient senti se réveiller dans leur cœur l'amour de la patrie. Second déclara à Bienville que si le roi voulait leur accorder la liberté de conscience et leur permettait de s'établir en Louisiane, ils se montreraient des sujets loyaux et rendraient le pays florissant en peu d'années. Il promettait que plus de 400 familles de religionnaires qui se trouvaient à la Caroline viendraient peupler le nouvel établissement. Lorsque ces offres eurent été transmises

à la cour par d'Iberville, Pontchartrain écrivit : " le roi n'a pas expulsé les protestants de son royaume pour en faire une république en Amérique." Les Huguenots renouvelèrent leur offre à ce scandaleux régent, dont le pitoyable interrègne servit de digne prologue au règne qui devait faire perdre à la France le Canada. Il la rejeta également.

Eh bien ! qu'il soit permis à un Français de déplorer ce refus, sans qu'on puisse l'accuser de porter atteinte à nos traditions nationales. La France est, de tous les pays, celui qui, par suite de ses guerres de religion ou de ses guerres civiles, a perdu le plus de forces vives dont les autres peuples, ses ennemis et ses rivaux naturels, ont le plus profité. Qu'on eût interdit aux protestants de s'établir au Canada où leur présence n'aurait fomenté que des divisions funestes, cela se conçoit. Il faut d'ailleurs convenir que sous l'influence des persécutions qu'ils avaient subies et de la défaveur qu'on leur montrait, il y avait chez quelques-uns d'entre eux, comme on l'a vu par l'exemple de Des Groseilliers et de Radisson, une tendance à se laisser séduire par nos rivaux ou nos ennemis, mais en aurait-il été de même si on leur eût permis de s'établîr en corps de nation à la Louisiane, car les 400 familles de la Caroline en auraient attiré d'autres ? Je ne le crois pas et ce qui le prouve, c'est ce qui se passe actuellement dans l'Afrique du Sud. Certes, il est difficile de rêver plus d'affinités de toutes sortes entre deux peuples étrangers qu'il en existe entre les Anglais et les Hollandais ou leurs congénères les Boers. Peu importent l'infusion de sang huguenot de ces derniers, la différenee des habitudes et du milieu. Religion, langue, caractère, tout s'unit pour faire des peuples frères de ceux qui se massacrent actuellement au pays de l'or et des diamants. Des deux côtés on est protestants, des deux côtés on est hommes du Nord, âpres aux gain et tenaces. Et pourtant ces deux populations se portent aujourd'hui une haine mortelle et qui, dans l'Afrique australe, ne s'éteindra jamais. Or, si les Hollandais du Cap sont, pour ainsi dire, les cousins germains des Anglais, nos Huguenots n'en étaient que des cousins issus de germains et cette

comparaison même devient inexacte, quand il s'agit de nos religionnaires méridionaux, descendants de Celtes, d'Ibères et de Romains bien plus que de Germains. D'autre part les protestants français étaient intelligents et pleins d'énergie, très entendus dans le commerce et l'industrie. On leur reconnait si bien ces qualités que des Anglais m'ont dit que l'Amérique du Nord tout entière nous appartiendrait, si nous avions aidé les Huguenots à s'y etablir. S'ils s'étaient installés en Louisiane, leurs intérêts se seraient trouvés forcément en opposition avec ceux des Anglais. Comme les Canadiens-Français ils avaient de bonnes mœurs et auraient eu des familles nombreuses. Longtemps encore, ils auraient eu besoin de la protection de la France et qui sait ce qu'aurait pu produire, au jour de la lutte décisive entre l'Angleterre et notre pays pour la suprématie dans le demi-eontinent américain, une diversion opérée dans le Sud par une population nombreuse et vaillante. Et s'ils fussent devenus assez puissants, un jour, pour se constituer en république indépendante, je ne sache pas que la formation des Etats-Unis, si elle a enlevé à l'Angleterre un immense empire, ait diminué l'expansion dans le monde de la langue et de la littérature anglaise, ni celle de la civilisation qu'on est convenu d'appeler anglo-saxonne. Enfin, quand même le résultat de cette lutte finale dont je parlais tout à l'heure eût été la même, nous aurions la satisfaction d'avoir dans l'Amérique du Nord deux rameaux vigoureux de notre race au lieu d'un. Ici je touche à un sujet douloureux pour nous, qui met l'engoisse au cœur des patriotes, l'état presque stationnaire de la population de la France par suite de notre natalité décroissante, d'ou résultera forcément, dans le cours d'une ou deux générations, la diminution de notre puissance, de notre influence dans le champ du commerce et de l'industrie, aussi bien que dans les conseils du monde. Deux choses peuvent remédier au mal et maintenir notre langue parmi les grandes langues de l'avenir, l'augmentation de la population de nos colonies ou leur assimilation rapide à notre civilisation et à nos idées d'une part, de l'autre, l'augmentation des groupes d'origine ou de langue française,

séparés de nous politiquement, les Belges Vallons, les Suisses Français et sur tout les Canadiens-Français et les Acadiens. Quel réconfort c'est pour nous, les vaincus de 1870, à qui la défaite a enlevé, comme le dit si bien Jules Lemaître "la joie de vivre," cette fierté légitime que donne à un grand peuple la conscience de sa force invaincue. quelle satisfaction pour nous particulièrement, Alsaciens-Lorrains. qui avons préféré la France vaincue à l'Allemagne victorieuse, de voir à chaque recensement que les Canadiens-Français et les Acadiens gagnent tout le temps du terrain, que les Suisses Français multiplient plus vite que les Suisses allemands, que l'Algérie a vu, depuis cinq ans, sa population s'augmenter de 82,000 personnes par an, fournissant ainsi un record bien plus brillant que celui du Dominion canadien dans son ensemble. Que les Canadiens-Français conservent donc de leurs vieilles traditions tout ce qui assure l'avenir d'un peuple. Comme les vieux Suisses de Granson et de Morat qui, avant de rompre les lignes ennemies sous leurs charges irrésistibles, s'agenouillaient sur le champ de bataille, tandis que les chefs récitaient la prière, comme leurs propres aïeux qui, avant d'attaquer, recevaient du prêtre l'absolution qui ouvre les portes du ciel, qu'ils continuent à donner au monde l'imposant spectacle d'une race qui ne se prosterne devant Dieu que pour se relever et se maintenir plus forte devant les hommes.

A leur arrivée en France, d'Iberville et Surgères obtinrent la croix de Saint-Louis, distinction fort recherchée par les plus vieux officiers, parce qu'elle était encore peu répandue. Le deuxième voyage en Louisiane fut accompli pour "perfectionner et s'assurer la possession de l'établissement qu'il (le roi) y a fait." On voulait savoir les plantations qu'on y pouvait faire, les marchandises qu'on en pouvait tirer et celles du royaume qu'on y pouvait consommer. Mais la grande affaire était la découverte des mines. Le 17 octobre 1699, d'Iberville partait de la Rochelle sur la frégate la *Renommée*, de 46 canons. Surgères qui voulait absolument le suivre,—nous avons déjà constaté que les gens qui avaient vécu avec le héros canadien ne le lâchaient

pas volontiers,—l'accompagnait sur une flûte, la *Gironde*, bâtiment inférieur au *Marin*, qu'il avait commandé l'année précedente. Ils amenaient avec eux une colonie presque exclusivement composée de Canadiens, entre autres, ceux qui avaient fait la campagne du Nord. Les métis espagnols qui avaient été en France se trouvaient aussi à bord. On les laissa à Saint-Domingue, à l'exception de celui qui voulait nous mener au Mexique, un natif de Saint-Louis de Potosi et qu'on garda, parce qu'on pouvait en avoir besoin pour se renseigner. Le 8 janvier, on se trouvait à Biloxi où l'hiver avait été venteux et froid, et où l'on débarqua la colonie. Les indigènes Biloxis, Bayogoulas. Chickasas et autres, ayant appris l'arrivée de d'Iberville, vinrent en cérémonie lui présenter le calumet. Ils lui donnèrent des fêtes qui durèrent plusieurs jours et, en témoignage d'honneur, lui barbouillèrent le visage de terre blanche. Un sauvage Bayogoula avait accompagné d'Iberville en France et etait revenu avec lui.

On apprit bientôt que les Anglais de la Caroline cherchaient à pénétrer chez les sauvages voisins du fleuve, pour y faire un commerce de pelleterie et d'esclaves et, à ce propos, une courte description topographique de cette région ne sera pas inutile. La Mobile qui coule parallèlement au Mississipi a son embouchure à 25 lieues au Nord-Est de celle du grand fleuve et, dans ce temps-là, elle se trouvait à environ 120 lieues des établissements les plus à l'ouest de la Caroline, à 140 ou 150 de ceux de la Virginie. Pensacola était à treize lieues à l'est de la Mobile et entre cette dernière et le Mississipi le fort de Biloxi nous appartenait. Comme il appert d'un mémoire de d'Iberville "sur le pays du Mississipi, la Mobile et ses environs, leurs rivières, les peuples qui les habitent et le commerce qui se pourra faire," sur les bords de la Mobile, près de la mer, habitaient les Mobiliens et les Tohomés au nombre de 350 familles. Plus au Nord, à 20 lieues à l'ouest de la rivière, entre elle et le Mississipi, s'étendait la puissante nation des Chactas (3800 à 4000 familles), dont l'explo-

rateur canadien dit que c'étaient les sauvages les mieux faits de ce pays, qu'ils avaient l'air iroquois, et les manières de gens de guerre. Au Nord des Chactas se trouvaient leurs ennemis les Chickasas ou Chicachas, au nombre de 2000 familles. Il y avait deux ou trois ans que des traitants anglais, en suivant une des branches de la Mobile qui prend sa source aux Apalaches (chaine de montagnes qui sépare la Floride de la Caroline), étaient descendus chez les sauvages pour commercer, et leur fournissaient des fusils en échange des pelleteries et des esclavse qui leur étaient livrés. Ceux-ci étaient des prisonniers de guerre que les Chickasas, avec leurs armes à feu, se procuraient aisément aux dépens des autres nations indiennes qui n'avaient encore que leurs arcs et leurs flèches. La tentative de Banks, l'approche des traitants anglais, décidèrent d'Iberville à prendre de nouveau possession du pays et à construire un fort sur les bords du fleuve. Il parait que—charmante façon de pratiquer le christianisme—nos vieux rivaux avaient engagé une autre nation sauvage, les Tonicas, à tuer un missionnaire français venu du Canada. D'Iberville passa le mois de janvier a faire des sondages. Il parvint à réconcilier les Bayogoulas et les Oumas. Le 1er février 1700, il partait avec 60 hommes sur un grand traversier et deux felouques, (petits bâtiments étroits et longs à rames et à voiles). A 18 lieues avant dans le Mississipi il rejoignit son frère Bienville et 6 hommes qui avaient pris les devants et qui l'attendaient sur la droite du fleuve, à un endroit indiqué par un Bayogoula et qui n'était pas noyé lors de la crue des eaux. On y abattit et équarrit des bois qui servirent a construire une maison de 28 pieds sur chaque face, à deux étages et à mâchicoulis, défendue par 6 pièces de canon Ce fut le fort Maurepas qui, par le lac Pontchartrain, communiquait avec Biloxi. Il y fut rejoint par Tonty qui amenait avec lui 6 canots et 21 Canadiens. On apprit par lui que les Natchez qu'on prétendait avolr tué M. de Montignit et un des Français qui l'accompagnaient, n'avaient tué personne et étaient de nos amis, et on le décida facilement, lui et ses hommes, à suivre l'expédition. Le 26 Février on arrivait aux

Bayogoulas. et le 11 Mars, on était à 18 lieues au-dessus des Oumas, chez les Natchez qui parlaienl une autre langue. Le 12 d'Iberville partait dans un canot d'écorce avee 6 hommes pour aller jusqu'aux Taensas, à 15 lieues et demie des Natchez, où ils arrivèrent le 14, après s'être égarés dans le bois par la faute de leurs guides et avoir couché dehors sans souper, car ils n'avaient emporté avec eux que leurs armes. Bienville et le reste de l'expédition étaient restés aux Natchez pour y faire des farines de blé d'Inde. Aux Taensas, on trouva M. de Montigny qui s'était fait bâtir une maison. Il avait deux Français avec lui et se proposait de faire construire une église. Dans la nuit du 16 au 17 la foudre tomba sur le temple des Taensas et le consuma entièrement, Les sauvages accoururent en foule, s'arrachèrent les cheveux, se frottèrent le corps et le visage de terre et levèrent les mains au ciel en poussant des hurlements terribles. Un vieillard de 65 ans qui était comme le principal prêtre se mit à crier à tue-tête : "femmes apportez vos enfants pour les offrir à l'esprit en sacrifice, afin de l'apaiser." Plusieurs de ces Indiennes apportèrent leurs enfants en maillot qu'il prenait et jetait au milieu des flammes, et il en aurait péri bien plus encore sans les efforts de d'Iberville et de ses compagnons qui, pénétrés d'horreur, firent tout ce qu'il purent pour arrêter cette œuvre néfaste. Le vieux sorcier attribuait la colère du ciel à ce que, contrairement à la coutume, on n'avait pas, à la mort du dernier chef, arrivée récemment, immolé 15 ou 20 personnes, hommes ou femmes qui devaient l'accompagner et le servir dans l'autre monde. Le 22 mars, d'Iberville se trouvant trop malade pour continuer à remonter le fleuve (le climat de la Louisiane commençait à attaquer sa vigoureuse constitution), Bienville partait avec 22 Canadiens et 7 sauvages dans la direction du Nord, et le même jour, son frère redescendait aux Natchez avec le père de Montigny qui, sans abandonner les Taensas où un prêtre canadien devait venir, allait s'établir chez les Natchez qui en parurent fort contents. Le 24 mars, on rencontra Lesueur, un parent des Lemoyne, qui se proposait de se rendre chez les Sioux, à 800 lieues de l'embouchure

du Mississipi. D'Iberville, avant de retourner en France, lui donna l'ordre d'aller avec 20 hommes prendre possession d'une mine de cuivre près de la rivière Verte, au Nord-Est du saut Saint-Antoine, mais on ne put l'exploiter avec profit, à cause de son grand éloignement, et elle fut bientôt abandonnée. Il en fut de même de bien d'autres expéditions occasionnées par des rapports fabuleux sur la découverte de mines d'or, d'argent et de cuivre, à l'ouest du Mississipi. Elles enrichirent du moins la géographie, car elles conduisirent les Français de proche en proche jusqu'aux sources de l'Arkansas, de la Rivière Rouge et du Missouri Au cours même de cette expédition, d'Iberville proposait quelque chose qui eût été bien plus utile à l'établissemnt projeté et qui fit la fortune des colonies anglaises Il écrivait à Paris que les hommes d'expérience dans les affaires d'Amérique étaient d'opinion que jamais on n'établirait la Louisiane, sans en rendre le commerce libre à tous les marchands du royaume. Mais on ne comprenait chez nous que les monopoles dans le genre de celui qui avait été concédé à la Compagnie des 100 associés, et qui avait fait tant de mal au Canada. Le 25 mars, Tonty remonta à son tour aux Illinois.

A son retour à Biloxi, d'Iberville apprit que le gouverneur espagnol de Pensacola y était venu, du 23 au 27 mars avec trois navires armés de canons, et avait laissé a Sauvole une protestation contre nos établissements dans le Mississipi, Il avait fait savoir que son gouvernement ne gardait Pensacola que parce que nous nous trouvions sur cette côte, et d'Iberville pensa qu'ignorant d'abord la présence de nos vaisseaux, il était venu avec l'intention de détruire le fort En s'en retournant, le dit gouverneur fit naufrage sur l'île de la Chandeleur et se trouva trop heureux, lui et ses gens, que les nôtres leur donnaesent des hardes et les transportassent à Pensacola. Bienville devait se rendre jusqu'aux Cenis, mais ne put aller qu'au village des Yatoches. Le difficulté des chemins remplis d'eau l'avait arrêté- Son voyage dura du 22 mars au 18 mai 1700. Dans le trajet il découvrit la rivière Rouge, affluent occidental du Mississipi. Lui et sa petite

troupe que sept sauvages conduisaient, déployèrent une énergie admirable. Ils étaient souvent obligés d'avancer le long des rives avec de l'eau jusqu'au ventre ou même jusqu'au cou, mais supportaient tout gaîment, pour montrer aux sauvages qu'ils étaient d'autres gens que les Espagnols. Le jeune chef canadien qui avait à peine 20 ans, écrivait à propos de cette marche dans les marais " c'était là un bon mestier pour tempérer les feux de la jeunesse. Nous ne laissons pas de chanter et rire pour faire voir à notre guide que la fatigue ne nous fait pas de peine." A son retour il informa d'Iberville que les Bayogoulas avaient tué tous les Moulougachas et avaient appelé, pour les remplacer, d'autres familles indiennes qui s'étaient emparées des champs et des cabanes de la tribu défunte. Cela nous donnait des droits sur la plus grande partie de cette bourgade, car d'Iberville avait acheté du chef des Mougoulachar tout son village, ainsi que d'autres emplacements où il y avait eu jadis des cabanes indiennes, près de la mer. Des incidents regrettables, mais sans conséquences trop fâcheuses, s'étaient produits à Biloxi, pendant qu'on explorait le Mississipi. Un traversier fut brûlé et une biscayenne de neuf hommes d'équipage, fournis par la *Renommée*, déserta. Ils avaient juré de tuer le patron. L'autre traversier fut envoyé à Pensacola et aux Apalaches, pour demander si nos déserteurs y étaient et prévenir les Espagnols des desseins des Anglais sur le pays. D'Iberville aurait bien voulu fonder aux Natchez une ville sous le nom de Rosalie, en l'honneur de la femme de Pontchartrain, projet qui fut exécuté en 1712, mais il lui manquait les moyens nécessaires pour accomplir ce dessein. Biloxi resta pour l'instant le quartier général de la colonie. Malgré les inconvénients qu'il présentait, ce poste était mieux placé pour soigner les malades ; la rade y était bonne et les communications avec le Mississipi, par le lac Pontchartrain et la route qu'avait suivie d'Iberville à son premier voyage, étaient faciles. On espérait d'ailleurs faire en cet endroit le commerce de peaux de buffles. L'explorateur, avant son premier retour en France, avait donné des ordres pour qu'on s'en occupât, mais on ne les avait pas

exécutés. Sauvole resta à Biloxi. La garde du fort Maurepas fut confiée à Bienville et à Juchereau de Saint-Denis, un autre de ces types aventureux et hardis qui abondaient chez les anciens Canadiens, et qui parlait plusieurs langues sauvages. Le 28 mai, d'Iberville quittait la Louisiane pour chercher des secours dans la mère patrie et y demander la liberté du commerce. Toutefois il y apportait une restriction que justifiait l'expérieuce de ce qui s'était fait au Canada. Dès 1696, dans un mémoire sur la Floride, adressé au ministre, il insistait sur la nécessité de défendre aux Français d'aller commercer avec les sauvages dans les lieux de chasse, de crainte qu'ile ne devinssent coureurs de bois. Voici ses paroles textuelles : "Il n'est rien de si avantageux pour l'avantage d'une colonie que d'empêcher dans les commencemens ces sortes de commerce (peaux et pelleteries) qui empêehent son avancement et par un très grand nombre d'hommes et les meilleurs qui se débandent et ne cultivent point les terres ni ne se marient," et un peu plus loin, on trouve cette remarque qui explique en partie nos insuccès : "les Anglais qui s'enrichissent dans les îles y restent et les font fleurir tandis que les Français les quittent dès qu'ils ont un peu gagné d'argent."

Le journal de Bienville joint à celui de d'Iberville et remis au ministre de la marine, a été publié dans les Mémoires et documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'outre-mer.*

* Eugène Guénin, La Nouvelle-France.

VI

Chapitre III

LA FIN D'UN HÉROS.

Troisième voyage à la Louisiane (1701-1702).—*Fondation de la Mobile. Mémoire de d'Iberville—Expédition aux Antilles. Portrait du héros. A quand la statue?*

D'Iberville arriva à la Rochelle, encore atteint d'une fièvre qui ne le quitta qu'au mois d'octobre, de sorte qu'il ne put rendre un compte immédiat de sou voyage. Nommé capitaine de frégate et commandant en chef à la Louisiane, il repartit à la fin de 1701 pour le golfe du Mexique avec trois bâtiments de guerre, la *Renommée* de 20 canons qu'il avait déjà commandée l'année précédente, le *Palmier* à peu près de la même force, sous son frère Sérigny, une frégate légère de 6 canons et un traversier. Il emmenait avec lui quatre familles de cultivateurs et Nicolas de la Salle, frère du célèbre explorateur, nommé commissaire ordonnateur de la colonie. Le duc d'Anjou venait de monter sur le trône d'Espagne, ce qui allait déchaîner cette terrible guerre de succession dont nous devions sortir amoindris. Lorsque la petite escadre arriva le 15 Décembre à Pensacola, les officiers espagnols témoignèrent beaucoup de joie de cet évènement, mais le gouverneur, informé du dessein qu'avait d'Iberville de fonder un établissement à la Mobile, ne l'en supplia pas moins d'en suspendre l'exécution jusqu'à ce qu'il eût reçu des instructions de la Vera-Cruz. Ce qu'il y avait de comique dans la circonstance, c'est que ces braves gens qui ne voulaient pas que les autres fondassent d'établissements dans cette région, avaient beaucoup de peine à maintenir celui qu'ils y avaient fait eux-mêmes. Il fallut d'abord leur prêter un traversier, la *Précieuse*, pour leur permettre d'envoyer à la Vera-Cruz, non seulement pour avoir l'autorisation demandée, mais aussi des vivres pour les 180 hommes qu'il y avait à Pensacola et qui, en dépit de la sobriété traditionnelle de leur nation,

auraient passé de vie à trépas sans d'Iberville qui les nourrit pendant deux mois. Parmi ces 180 hommes, les plus vigoureux étaient 60 forçats, de sorte que les officiers s'attendaient continuellement à une révolte. Le 18 décembre, on envoya un canot à Biloxi, lequel revint le 31, annoncer que le pauvre Sauvole qui rêvait explorations, avait fini ses jours sur cette terre ingrate, et qu'en conséquence son lieutenant Bienville était repassé du fort Maurepas à Biloxi, D'Iberville qui n'avait que deux mois à rester dans le pays ne pouvait attendre la réponse qui devait venir de la Vera-Cruz, et le 5 janvier 1702, lui-même étant retenu par la maladie, il envoyait Sérigny et Chateauguay, un autre de ses frères, avec 80 hommes à l'île Massacre (dont le nom allait être changé en celui de Dauphine), située sur la côte occidentale de la Mobile, pour y établir un magasin dont la Salle dut surveiller la construction. Le 11 janvier, Sérigny accompagné de Bienville et de Levasseur qui commandait les Canadiens, partait pour prendre possession de la Mobile.* Le 8 février, Tonty qui était revenu des Illinois, fut envoyé avec 8 hommes à 120 lieues au Nord, au travers des terres, afin de maintenir ou restaurer la paix parmi les nations sauvages, surtout aux Chicachas, fort redoutés, depuis que les traitants anglais leur vendaient des fusils, et qui fournissaient à ces peu scrupuleux commerçants les prisonniers qu'ils faisaient sur les autres tribus. Le trois mars, d'Iberville, en partie guéri, visitait le fort à 4 bastions que Bienville faisait élever sur la Mobile et le 9, Nicolas de la Salle y arrivait à son tour avec sa famille. Le nouvel établissement, dont le port était très bon et plus facile à défendre que Pensacola, devait être l'entrepôt de tout le commerce du Mississipi et des autres rivières avec la France. Il se trouvait à 16 lieues de l'île Dauphine, sur

* Du fort construit par eux, il reste un vieux puits et une partie de mur en briques qui entourait l'aucienne poudrière. Le 22 et le 23 Janvier 1902, la ville de Mobile a célébré par de grandes fêtes le deuxième centenaire de sa fondation. Une plaque de marbre, portant les dates 1702-1902 et les noms de Bienville et d'Iberville, a été placée au palais de justice, et une pierre commémorative, érigée sur l'emplacement même ou ont été établis le fort et la colonie, il y a 200 ans, rappellera aux générations futures la gloire des deux héros canadiens, ajoutant ainsi un lien de plus à ceux déjà si nombreux qui nous unissent aux Etats-Unis d'Amérique.

une côte, couverte de toute sortes d'arbres et surtout de pins propres à faire des mâts, et dominant l'eau de plus de 20 pieds. Le lendemain de son arrivée, d'Iberville avait envoyé Bienville explorer les environs. Il rapporta d'un établissement autrefois occupé par les sauvages, mais abandonné, six figures en plâtre, une d'homme, une d'enfant et les autres de divers animaux. On pensa que c'était l'œuvre de quelque Espagnol, compagnon de Fernand de Soto, le conquérant de la Floride, qui avait livré un combat aux naturels sur le bord de la rivière. Les Indiens de passage qui avaient fait de ces figures des fétiches et leur offraient des sacrifices, s'étonnèrent que les Français eussent pu les prendre sans être frappés de mort. Les 20, 21, 22 et 23 mars, d'Iberville tirait les alignements des rues de la ville et donnait des emplacements. Les 4 familles de cultivateurs qu'il avait amenées étaient logées et travaillaient à défricher.

Le 25 mars, Tonty arrivait, ramenant avec lui cinq chefs Chicachas. Le 26, d'Iberville les faisait s'aboucher avec les chefs des Chactas, des Tohomés et des Mobiliens avec lesquels ils étaient en guerre. Ils se promirent la paix en présence de l'explorateur auquel Bienville servait d'interprête et qui les félicita, leur représenta le danger d'écouter les paroles des Anglais, et leur promit de faire un village où ils pourraient apporter les pelleteries et les autres produits de leur chasse en échange de nos marchandises. Il fit à tous les chefs des présents de la part du roi. Ils promirent d'être toute leur vie attachés aux Français et de n'avoir plus commerce avec les Anglais. D'Iberville fit annoncer à toutes les nations établies sur le Mississipi que la hache de guerre était enterrée, et fit accompagner le chef des Chicachas par le petit Saint-Michel qui parlait assez bien l'Ouma, lequel ressemble au Chicacha. Le 27 mars, d'Iberville quittait l'établissement qu'il venait de fonder et cette terre de la Louisiane qu'il ne devait plus revoir. Plus heureux dans cette œuvre de paix que dans ses victoires qui, par suite des évènements ultérieurs, devaient rester stériles pour son pays, il s'éloignait du grand fleuve qu'il avait exploré, avec la satisfaction d'y avoir déposé un germe qui ne

devait plus périr. Il y laissait d'ailleurs comme chef résident un autre lui-même, son frère Bienville dont le nom s'est identifié, pour ainsi dire, avec celui de la Louisiane, Bienville, le fondateur de la Nouvelle-Orléans, où se dresse sa statue, comme l'on voit se dresser ,à Québec et à Montréal, celles de Champlain et de Maisonneuve. Ainsi ces noble fils de France avaient semé une semence féconde. L'admirable petit peuple * qu'ils avaient implanté au bord du Saint-Laurent, au bout de deux ou trois générations, menaçait des ennemis près de quinze fois supérieurs en nombre et poussait ses explorations et ses coups de main de la baie d'Hudson au golfe du Mexique. Encore une génération et avec les La Vérendrye, père et fils, il allait atteindre aux Montagnes Rocheuses. Ses audacieux pionniers se lançaient dans toutes les directions, à la découverte, à la conquête, bravant tous les obstacles et tous les dangers, supportant sans se plaindre les plus dures privations, les rigueurs des climats les plus excessifs, les plus opposés. La perte finale du pays a fait perdre de vue à la France une des plus belles pages de son histoire. mais les Canadiens-Français, eux, ne l'ont pas oubliée. Ils savent que nul peuple ne peut se vanter d'avoir eu de plus fiers aïeux Bien peux-tu mettre dans ta devise : "je me souviens," vieille cité de Champlain. Elle était bonne, la semence apportée de la Gaule. Tu te souviens que jamais groupe de population civilisée n'a produit une pareille moisson d'explorateurs, de capitaines, de héros !

Bienville retira des sables de Biloxi les colons qui s'y trouvaient et les transporta à l'établissement de la Mobile. Il est vrai que la rivière n'était navigable qu'en pirogues et que le sol qu'elle baignait n'était guère propre qu'à la culture du tabac, mais on ne voulait pas s'éloigner trop de l'île Dauphine où se trouvait, comme je l'ai dit, un port assez commode et à proximité des Espagnols et des îles. La Mobile devint pour quelques années le chef-liee de la Louisiane. Juchereau de Saint-Denis était le second du

* Vers 1702, la population du Canada et de l'Acadie était de 18,000 âmes, celle des colonies anglaises de 262,000, et les Canadiens faisaient proposer à Paris, comme une chose toute naturelle, la conquête de la Nouvelle-Angleterre.

Bienville. D'Iberville, rendu le 7 mai à la Havane, arrivait en France au mois de juin (1702).

Nous avons déjà parlé d'un mémoire de l'explorateur sur la Floride. Pontchartrain lui en avait demandé un autre pour amener les Espagnols à abandonner Pensacola, ce à quoi ils se refusèrent, et à laisser les Français s'établir paisiblement en Louisiane. Dans ce mémoire qui fait partie du dossier de d'Iberville aux archives de la marine de France, le fondateur de la Louisiane montre un esprit politique supérieur et, avec des accents prophétiques, annonce, trois quarts de siècle avant les évènements, l'avenir de l'Amérique du Nord. Il y prédit que les colonies anglaise pourront facilement, à l'aide des sauvages, (il ne pouvait prévoir l'alliance de la France qui valait mieux que celle des Indiens), se rendre maîtresses de toute l'Amérique et, pour empêcher ce résultat, il insiste sur la nécessité de jeter promptement une bonne colonie aux environs du Mississipi, pour arrêter les progrès des Anglais parmi les nations indigènes des bords du fleuve. Il revient aussi sur ce qu'il avait déjà dit dans son mémoire sur la Floride. "Si la France ne se saisit de cette partie de l'Amérique qui est la plus belle pour avoir une colonie assez forte pour résister à celle qu'a l'Angleterre dans la partie est, depuis Pascadoré jusqu'à la Caroline, *la colonie anglaise qui devient très considérable s'augmentera de manière que dans moins de* 100 *années, elle sera assez forte pour se saisir de toute l'Amérique et en chasser toutes les autres nations.*" Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'à la même époque, (1702), on agitait de nouveau le projet formé auparavant de diriger sur l'Acadie une émigration considérable, capable de défendre cette province et d'en assurer la possession aux Français. Malheureusement on ne donna pas plus suite à ce projet qu'au plan de d'Iberville. Je ne voudrais pas être injuste envers la vieille monarchie, puisqu'après tout les Canadiens-Français et les Acadiens lui doivent l'existence et qu'avant de nous quitter pour toujours, la dynastie qui la représentait nous a laissé l'Algérie, ce don magnifique, mais il faut bien avouer que certains écrivains royalistes passent trop volontiers

sous silence les fautes énormes qui l'ont empêchée de profiter des chances uniques qui s'offraient alors, pour établir à jamais la suprématie dans le monde de notre nationalité. Pour le plaisir de faire de la France moderne et particulièrement de la République une tête de Turc, ils oublient que la vieille France nous a perdu un monde. Qu'ils lisent les historiens canadiens et qu'ils ne s'y trompent pas. C'est bien la France elle-même qu'on aime aux bords du Saint-Laurent, et les braves habitants Canadiens qui m'ont demandé à plusieurs reprises, avec une naïveté touchante, si nos gens reviendraient un jour, ne me demandaient pas si ce serait avec la vieille monarchie, et quand la population canadienne-française arbore les jours de fête un drapeau qui symbolise ses origines, ce n'est pas le drapeau blanc fleurdelysé, et quand, dans les rues de Québec, à deux pas de la statue du fondateur, elle applaudit nos matelots avec une telle frénésie que les Anglais en prennent ombrage, nous sentons bien, nous Français de France, émus jusqu'au fond du cœur, que c'est la vieille mère-patrie et non une période de son histoire ou une dynastie royale quelconque qui fait vibrer le cœur de ce brave petit peuple qui, seul contre tout un monde, a pour fière devise ; nos lois, notre langue, nos institutions. Grâce à Dieu, les masses sont symplistes ; elles ne comprennent rien aux distinctions byzantines. Elles négligent dans une idée les parties contingentes et périssables, pour n'en garder que ce qui s'y trouve d'immortel.

Pour en revenir aux idées de d'Iberville, il pensait à attirer sur le Mississipi le plus de sauvages possibles, entre autres les Illinois et les Sioux, à les armer contre les anglais et à établir sur le fleuve trois postes, l'un aux Arkansas, l'autre à Ouabache (le Wabash),* et le troisième au Missouri où il y aurait un détachement commandé par un officier français, et où les familles françaises pourraient s'établir. Il demande qu'on peuple la Mobile

* La rivière Wabash qui prend sa source dans l'état de l'Ohio est un affluent de droite de la rivière du même nom. Avant de s'y jeter, elle sépare l'Indiana de l'Illinois. Elle offrait la communication la plus commode entre les grands lacs et le Mississipi. Juchereau y avait commencé un établissement chez les Mascoutins, mais ces Indiens, ayant été décimés par une épidémie, se dispersèrent.

et les environs d'où l'on pourra communiquer à cheval en 15 jours avec les Illinois, qu'on lui envoie des laboureurs, et qu'on construise des navires sur l'île Dauphine. Il demande également qu'on établisse les limites entre le gouvernement de la Louisiane et celui du Canada. Les gens de ce dernier insinuaient aux sauvages qui habitaient sur les affluents du Mississipi de ne pas écouter d'Iberville, "mais bien le gouverneur du Canada qui ne leur parle que par de gros présents, que celui du Mississipi est gueux et ne leur envoye rien, en quoy ils ont raison, et c'est ce que je ne peux faire."

Ainsi la jalousie qui s'attaque toujours aux hommes supérieurs était déjà en éveil,. Dans une lettre au ministre de la marine, l'explorateur se plaint qu'on l'accuse de ne chercher que la ruine de la Nouvelle-France et son intérêt particulier, et que ses frères en souffrent au Canada "où ils servent très utilement et où Maricourt vient de négocier (en 1700) la paix avec les Iroquois." Rien ne devait manquer à la gloire du grand marin canadien, pas même la calomnie qui le poursuivit après sa mort. Nicolas de la Salle, le commissaire ordonnateur en Louisiane qui faisait tout ce qu'il pouvait pour nuire à Bienville, écri·ait au ministre le 7 septembre 1706: "d'Iberville, Bienville et Chateaugué (sic) les trois frères sont coupables de toutes espèce de méfaits et sont des voleurs et des fripons qui dilapident les effets de Sa Majesté." Que dirait-on aujourd'hui d'un fonctionnaire lançant ainsi de pareilles accusations, sans les appuyer sur des documents authentiques? Il serait obligé d'en prouver le bien fondé devant la justice. Le régime du bon plaisir avait de terribles ombres.

D'Iberville voulait pour sa colonie des hommes habitués aux travaux des champs, des familles fixées à demeure et groupées en paroisses comme dans le Bas-Canada.

Il avait utilisé le temps si court que la maladie qui le minait avait laissé à sa disposition, à étudier le sol du bas Mississipi, à parcourir la contrée en tous sens pour se rendre compte des ressources qu'elles offrait en bois, pelleteries et métaux, car il

s'occupa même un peu des mines dont tout le monde parlait, sans en rien connaître.

L'année même de son retour en France, d'Iberville fut fait capitaine de vaisseau. Si le corps déclinait chez lui, l'esprit n'en conservait pas moins son activité et sa vigueur. Il proposa à la cour d'attaquer les flottes ennemies de la Virginie et de Terre-Neuve et de ravager les côtes de la Nouvelle-Angletere. Son projet fut agréé. Cinq bâtiments de guerre et deux flûtes furent armés, mais on en disposa pour agir ailleurs. Il forma alors un autre plan qu'il se proposait d'exécuter avec le *Pélican*, la *Renommée* et une petite frégate, lorsqu'il retomba malade pour longtemps. Dès qu'il fut un peu mieux, il proposa d'aller attaquer la Barbade et autres Antilles et d'enlever les convois anglais dans les mers de l'Amérique. Enfin en 1706, on lui accorda 11 bâtiments de l'Etat, à la charge pour lui et ses associés de subvenir à la solde et aux vivres des équipages et de faire entrer le roi dans le cinquième des prises, les frais de garde et de justice, le dixième de l'amiral et le dixième de l'équipage étant préalablement levés. On lui accorda en outre 600 soldats surnuméraires qui devaient être payés par l'Etat, ainsi que les officiers, gardes de la marine et bombardiers. Il avait ordre, après son expédition de la Barbade ou dans le cas où il ne pourrait l'entreprendre, de se ranger sous le pavillon de Ducasse et d'obtempérer aux ordres de cet officier général. Le comte de Chavagnac, capitaine dc vaisseau, prit les devants avec une division de 4 bâtiments de guerre et une flûte. Arrivé à la Martinique, cet officier embarqua un détachement de troupes royales, un détachement de milice aguerrie et cinq à six cents flibustiers. Quelques bâtiments d'amateurs se joignirent à lui et, sans attendre d'Iberville, il alla, le 21 février 1706, faire une descente dans Saint-Christophe, ravageant et pillant la colonie pendant plus de huit jours. Il en enleva les canons anglais et se rembarqua avec plus de 3,000,000 de butin, monnaie du temps. Le 7 mars, d'Iberville qui avait arboré sa cornette * sur le *Juste* arriva à son tour à la Martinique avec 6

* Long pavillon à deux pointes, insigne du commandement d'une division de 3 bâtiments au moins.

bâtiments. Chavagnac le rejoignit avec une partie de sa division. Ils embarquèrent 1100 flibustiers ou volontaires coloniaux, mais le projet d'attaque contre la Barbade avait été éventé. Les Anglais s'étaient préparés et l'escadre française cingla vers Névis, y parut le 2 avril, y débarqua et, en sacrifiant 50 hommes qui furent tués ou blessés, fit prisonniers les habitants, les soldats et les officiers, tout jusqu'au gouverneur. Ceux-ci, pour se libérer, livrèrent à d'Iberville toutes les richesses de la colonie en argent et en marchandises, plus de 7000 nègres et 30 navires, les uns armés en guerre, les autres chargés de marchandises. Il etourna ensuite à la Martinique, où son butin répandit des richesses immenses. Il remit à la voile pour la Havane, afin de tomber sur la flotte de Virginie dans le temps où elle s'assemblait pour aller en Europe, lorsqu'une deuxième attaque de fièvre jaune l'emporta à l'âge de 45 ans. Il expira le 9 juillet 1706, sur le vaisseau le *Juste*.

Léon Guérin dit de lui : " c'était un héros dans toute l'étendue de l'expression. Si ses campagnes prodigieuses par leurs résultats, obtenus avec les plus faibles moyens matériels, avaient eu l'Europe pour témoin et non les mers sans retentissement des voisinage du pôle, il eût eu de son vivant et après sa mort, un nom aussi célèbre que ceux des Jean Bart, des Duguay Trouin et des Tourville, et fût sans aucun doute parvenu aux plus hauts grades et aux plus grands commandements dans la marine."

On a pu se convaincre par le récit de sa vie si bien remplie que, indépendamment des qualités intellectuelles et morales, il fallait aux chefs en Amérique une force de corps infatigable, pour résister aux marches prodigieuses dans un pays inculte et par toutes les saisons de l'année.

D'Iberville prenait toujours avant d'agir les mesures les plus justes, s'entourant de tous les renseignements possibles et, une fois une entreprise commencée, il se faisait un point d'honneur d'en venir à bout. Charlevoix dit qu'il avait toutes les qualités de sa nation sans en avoir les défauts et que les Canadiens-Français l'auraient suivi au bout du monde. Si le portrait de lui que j'ai vu est fidèle, il correspond bien au caractère de l'homme, à ce

que l'histoire nous apprend de lui. Sa physionomie noble et expressive, rendue plus imposante encore par la perruque du grand siècle, marque bien l'intelligence, la volonté et la détermination qui distinguaient tout ce qu'il a entrepris. Quant à ses compagnons, ils étaient dignes de lui comme ils était digne d'eux. C'est ainsi qu'un certain Lagrange,* dressé à son école, partait en 1705 de Québec, à la tête de 100 Canadiens, entrait dans le port de Bonavista à Terre-Neuve, y coulait une petite frégate, y brûlait deux flûtes, s'emparait d'une frégate de 24 pièces de canon et remettait à la voile, avant que la garnison du fort eut eu le temps de s'opposer à son dessein. Il reçut du roi une commission dans la marine et continua de se distinguer.

Il est de mode d'exalter l'énergie et l'esprit d'entreprise des Anglais et des Américains. Tout homme de bonne foi qui connait l'histoire du Canada sous l'ancien régime, qui a suivi, dans leurs explorations audacieuses, eette pléïade de pionniers, dont le souvenir évoque immédiatement à l'esprit les noms impérissables de Jean Nicolet, de Louis Jolliet, de Nicolas Perrot, de Pierre de la Vérendrye et des intrépides missionnaires qui les accompagnaient ou les précédèrent, tout homme de bonne foi, dis-je, est obligé de souscrire sans réserve à ce jugement de M. Rameau : " L'histoire nous montre que les colons français étaient plus *vigoureux* de corps, plus *énergiques* d'esprit et plus ingénieux que leurs voisins ; ils étaient même, ce qui heurte bien plus encore l'opinion commune, plus entreprenants et plus intelligents, leur société était plus virile." Encore du temps de Charlevoix, c'est-à-dire vers 1720, les Canadiens, plus braves que riches, ne voulaient point faire la dépense d'environner Montréal de murailles, persuadés qu'ils étaient que leur valeur suffisait pour défendre leur ville contre quiconque oserait l'attaquer. Quand on a suivi jusqu'au bout cette lutte de 75 ans qui se termine en 1760, on dit également avec M. Benjamin Sulte : " Le Canada a plus fait pour sa mère patrie que les 13 états américains n'ont fait pour acquérir leur propre indépendance."

* Il voulait venger l'injure faite au nom français par un forban anglais qui avait attaqué les navires pêcheurs à Percé et avait brûlé le village et l'église.

La veuve de d'Iberville, dame Thérèse Pollet de Lacombe-Pocatière, épousa en secondes noces le comte de Béthune. lieutenant-général des armées du roi et qui appartenait à cette maison qui a donné à la France plusieurs maréchaux et un de ses plus illustres hommes d'état, le compagnon fidèle du Béarnais, Sully,

Canadiens-Français, vous avez élevé sur vos places publiques des statues à Champlain et à Maisonneuve et un monument à Jacques Cartier, sur les bords de la rivière où il hiverna. Vous avez honoré les fondateurs venus de la vieille patrie et vous avez bien fait. Frontenac, Montcalm et Wolfe, Lévis, Salaberry, Elgin, vainqueurs et vaincus, amis et ennemis, se dressent fièrement au fronton du parlement de Québec. Dans un esprit de conciliation qui est en même temps de bonne politique, vous les faites figurer les uns à côté des autres, ces adversaires des anciens jours. Que ferez vous donc pour celui-ci qui avait la double gloire d'être français et canadien-français ? Vous avez donné son nom à un de vos comtés, ainsi a fait la Louisiane, mais cela ne suffit pas. J'attends avec impatience le moment où, dans l'une de vos cités, se dressera la statue du plus pur héros de votre race et quand vous la ferez, représentez le menant au combat ses Canadiens, et tenant à la main cette épée que jamais ennemi ne fit abaisser ni fléchir, et qu'elle devienne le symbole de votre nationalité. Les temps sont changés sans doute, le combat n'est pas de même nature, le bulletin de vote a remplacé le fusil. On vous a donné des droits. Par l'habitant vous tenez la terre dans la province de Québec, la terre, cette assise indestructible d'une nationalité et l'on commenee à vous respecter. parceque vous êtes nombreux. Quelques Anglais intelligents reconnaissent même que vous ne déparez pas trop le Canada, que vous constituez une variété agréable au milieu de l'uniformité de l'Amérique du Nord. Tout le monde toutefois n'est pas de leur avis. Les esprits étroits s'appellent légion et ne comprennent pas qu'on se permette de penser et de parler autrement qu'eux.

Plusieurs incidents arrivés naguère le prouvent surabondamment. Qui ne se rappelle ce monsieur qui voudrait enlever aux

Canadiens-Français jusqu'à leur nom, et l'indignation comique des journaux anglais de Québec, lorsque fut fondée la société qui a pour but d'empêcher, dans ce pays-ci, l'invasion graduelle du Français par des mots saxons. Et puis, vous n'êtes, après tout, qu'un îlot, resserré entre les flots tumultueux de l'Atlantique ou les solitudes glacées de votre Septentrion, et les masses formidables de langue anglaise qui vous enserrent de toutes parts et cherchent à vous pénétrer. Que votre patriotisme, toujours en éveil, soit comme l'épée de d'Iberville, toujours à la parade. Ce sont les Anglais qu'elle combattait et vous, c'est l'absorption anglo-saxonne.

Canadiens-Français, à quand la statue de Pierre Lemoyne d'Iberville, chevalier de Saint-Louis, capitaine de vaisseau et chef d'escadre de Sa Majesté très chrétienne, conquérant de Terre-Neuve et de la baie d'Hudson, fondateur de la Louisiane " le plus vaillant des Canadiens-Français," le plus grand marin et le plus grand soldat qu'ait produit la Nouvelle-France, un des serviteurs les plus fidèles, les plus intrépides, les plus dévoués que la France elle-même ait comptés dans sa longue et glorieuse histoire ? *

* On a vu à la note de la page 17 l'origine que M. Benjamim Sulte attribue à ce nom d'Iberville, Quand je l'ai fait imprimer, je n'avait pas encore lu M. Eugène Guénin qui nous apprend, dans son ouvrage "la Nouvelle-France," que ce nom, donné à l'un de ses enfants par Charles Lemoyne, était celui d'un fief de la chatellenie d'Hotot sur Dieppe.



LES FRERES DE D'IBERVILLE.*

ON peut dire d'une façon générale que toute a noblesse canadienne se distingua à la guerre, puisque c'était à la guerre qu'elle devait ses titres. Mais de toutes ces familles, les Boucher, les Godefroy, les Denys, les Hertel, les Couillard, les Le Ber, les Amyot, les Aubert, les Juchereau-Duchesnay, les Testard de Montigny, celle des Lemoyne occupe le premier rang, tant par le nombre de ses membres qui se distinguèrent dans les différentes guerres que nous eûmes à soutenir au Canada, sous l'ancien régime, que par l'importance des services qu'ils rendirent, En racontant l'histoire de Pierre Lemoyne d'Iberville, on a vu ses frères y paraître continuellement. Quelques notes sur chacun d'eux suffiront pour faire ressortir, comme il convient, la vaillance et l'héroïsme de cette famille unique dans son genre, digne descendante de cette race normande, la plus aventureuse, la plus intrépide qui fut jamais.

Le premier fils de Charles Lemoyne qui portait le nom de son père et qui fut le premier baron de Longueil, né à Montréal en 1657, fut un homme fort distingué. Il se signala dans l'expédition de 1696 contre les Iroquois et Denonville appela sur lui l'attention du ministre en disant : " C'est une famille dont je ne me saurais trop louer et qui mérite d'être distinguée par la bonne conduite et la bonne éducation des enfants qui sont tous honnêtes gens," (lettre du 28 aout 1689). Il fut blessé en repoussant à la tête des Canadiens les Anglais qui, lors du siége de Québec par Phipps en 1690, avaient débarqué près de Beauport le 18 octobre.

* Les renseignements qui suivent me sont principalement fournis par Bibaud Panthéon Canadien), et par M. Benjamin Sulte dans son " Histoire des Canadiens-Français. '

Il alla en France prendre les eaux de Barèges pour se rétablir. La seigneurie de Longueil fut érigée en baronnie en sa faveur en 1700, " en reconnaissance des services qu'il avait rendus et qu'il rendait tous les jours à la colonie et en coséquence de ce qu'il avait érigé sur sa seigneurie un fort en pierres à 4 bastions." Il servit en Flandre eomme aide de camp du maréchal d'Humieres. Il fut gouverneur de Détroit et de Montréal qu'il quitta en 1710 pour aller garder la tête de la colonie contre le général Nicholson. Dans cette expédition, il faisait porter devant lui une bannière brodée par sa cousine, Jeanne Le Ber, célèbre recluse canadienne, fille du plus riche marchand de la colonie et qui, après avoir donné tout son patrimoine à la Congrégation de Notre Dame, avait quitté le monde et s'était renfermée dans une cellule où elle mourut en odeur de sainteté en 1614. Nicholson fut obligé de se retirer. autant à cause de la bonne contenance de la poignée d'hommes du baron de Longueil que par suite des désastres arrivés à la flotte anglaise. De la mort du marquis de Vaudreuil à l'arrivée du marquis de Beauharnais, c'est-à-dire du 10 octobre 1725 au 2 septembre 1726, Longueil administra la colonie. Il mourut à Montréal en 1729 et y fut inhumé dans l'église paroissiale. La baronnie de Longueil finit par tomber dans des mains anglaises par suite du mariage de la dernière baronne de Longueil avec le capitaine David Alexander Grant en 1781, et le dernier représentant de la famille qui vit en Angleterre et dans les veines duquelle coule un peu du même sang qui fit d'Iberville, est un pur Anglais. Si les hommes du peuple tombent aujourd'hui dans le cosmopolitisme et l'internationalisme, certains membres des aristocraties et pour des motifs plus bas, dans lesquels n'entrait aucune utopie humanitaire, leur en ont donné l'exemple. Pour s'unir à des étrangers de la même caste, ee qu'on appelle ne pas déchoir, ou simplement avec des familles fortunées, ce qu'on appelle fumer ses terres, on oublie les souvenirs les plus sacrés, on renie les ancêtres. Il n'en est pas ainsi de Jacques Bonhomme ni de Jean-Baptiste. Défendus par leurs travaux mêmes contre de pareilles tentations, ils ne changent point ainsi d'allégeance

et restent fidèles à leurs origines. Courbés dans leur dur labeur sur le sillon des aïeux que leur bras musculeux est aussi le premier à défendre contre les envahisseurs, comme ils l'ont fait au Canada sous l'ancien régime, en France en 1793, on ne les absorbe point, se sont eux qui s'assimilent tout ce qui les environne, et leurs filles robustes qui ne connaissent que la langue maternelle ne font souche, dans ce pays-ci, que de Canadiens-Français, les pères fussent-ils les Highlanders de la Malbaie.

Il y a, parait-il, dans le département de l'Allier, un marquis de Longueil qui porte trois roses dans son éeusson comme le baron de Longueil du Canada et qui prétend descendre de lui.

Jacques Lemoyne de Sainte Hélène, le deuxième fils de Charles Lemoyne, né en 1659, était d'un naturel batailleur. L'intendant écrit le 16 juillet 1694 au ministre qu'il s'est battu en duel, il y a quinze jours, sur la place publique de Montréal, avec François Marie Perrot, gouverneur de la ville et qu'ils se sont blessés tous deux. On a vu qu'elle grande part il a prise dans la campagne de 1786 à la baie d'Hudson. En 1787, il commandait un des quatre bataillons de milices canadiennes qui prirent part à l'expédition contre les Iroquois. Nous l'avons accompagné dans son expédition contre Corlar en 1690. La même année, au siége de Québec par Phipps, il se distingua en toutes circonstance. Il était le meilleur artilleur de la colonie. Dans le combat du 18 Octobre, il fut blessé ainsi que son frère Longueil et Juchereau de Saint-Denis, seigneur de la paroisse de Beauport, qui eut un bras cassé en y menant ses censitaires au combat, mais moins heureux qu'eux, il mourut de ses blessures le 4 Décembre 1690. Charlevoix dit de lui qu'il était un des plus estimables chevaliers et un des plus braves hommes qu'ait eus le Canada et il fut universellement regretté. Un fils de Sainte Hélène, Jean-Baptiste Lemoyne de Martigny, brilla également par ses services militairns.

Paul Lemoyne, sieur de Maricourt, le quatrième fils de Charles Lemoyne (d'Iberville était le troisième), né en 1663, prit part, cemme nous l'avons vu, aux campagnes de la baie d'Hudson. Il

commandait les Iroquois et les Abénaquis domiciliés dans la grande expédition de Frontenac en 1696, contre les cantons iroquois, avec lesquels il négocia la paix de 1700. Il faut croire qu'il était d'une grande activité, car les Indiens l'appelaient Taouistaouisse, petit oiseau toujours en mouvement. Cette même année il persuada aux Iroquois, en dépit des efforts de Burnet, gouverneur de la Nouvelle Angleterre, de laisser établir chez eux le fort Niagara. La guerre ayant recommencé, il fut, selon Léon Guérin, brûlé en 1704 avec 40 autres Français ou Canadiens dans une maison où ils avaient été cernés par les Iroquois. Selon d'autres, il serait mort à Montréal, à la même époque, de fatigues excessives.

François Lemoyne, le premier sieur de Bienville, le cinquième fils de Charles Lemoyne, né en 1666, fut tué à l'âge de 25 ans, le 7 Juin 1691, dans un combat contre les Iroquois à Repentigny. Après sa mort, son titre passa à celui de ses jeunes frères que nous allons retrouver tout-à-l'heure.

En racontant la vie de d'Iberville, nous avons mentionné plusieurs fois le nom de Sérigny. Joseph Lemoyne, sieur de Sérigny, né en 1668, était le sixième fils de Charles Lemoyne et fut un marin distingué. La découverte de la conspiration de Cellamare ayant amené une guerre entre l'Espagne et la France, Sérigny prit une part brillante aux opérations de la Floride et de la Louisiane. Pendant que son jeune frère, Chateauguay, à la tête de 700 Canadiens et sauvages, attaquait Pensacola du côté de la terre, Sérigny l'attaqua par mer le 15 mai 1719, et le fort fut emporté. Les Espagnols ayant débauché une partie de la garnison le reprirent en juillet. Ils essayèrent aussi de reprendre l'île Dauphine, mais en furent repoussés après une brillante résistance de Sérigny qui fut fait capitaine de vaisseau. Il mourut en 1734, gouverneur de Rochefort et il y aurait encore de ses descendants en France. Un Lemoyne se distingua au combat de Sidi-Ferruch qui précéda la prise d'Alger en 1830.

Louis Lemoyne, deuxième sieur de Chateauguay (le père Charles Lemoyne avait été le premier) le septième fils, né en

1676, fut tué, comme nous l'avons vu, à l'âge de 18 ans, à l'attaque du fort Nelson, dans la baie d'Hudson, en combattant sous d'Iberville (1694).

Jean Baptiste Lemoyne, deuxième sieur de Bienville, le huitième fils de Charles Lemoyne, né à Montréal en 1690, est l'homme le plus remarquable de la famille après Pierre. C'est par lui que je commencerai ma deuxième série des " Héros de la Nouvelle-France ;" je n'ajouterai donc rien ici à ce que j'ai déjà dit de lui en parlant de son frère. On a vu la part considérable prise par lui à la fondation de la Louisiane.

Antoine Lemoyne, troisième sieur de Chateauguay, le neuvième des frères Lemoyne, né en 1781, était avec d'Iberville et Bienville en Louisiane. Il prit part à la campagne des Antilles de 1705 à 1706. Nous avons vu ce qu'il fit en 1719 à Pensacola. A la suite de cette campagne, il fut fait gouverneur de Mobile et commandant en second du pays. Plus tard il fut employé à la Martinique, et gouverneur de la Guyane. De 1745 à 1747, année de sa mort, il participa à la défense de Louisbourg et du Cap Breton contre les Anglais. Sa famille parait s'être conservée en France et c'est peut être à elle qu'appartenait le Lemoyne qui se distingua à Sidi-Ferruch.

MARIE MADELEINE de VERCHERES.*

L'HOMME a inventé et revendique complaisammsnt pour lui-même l'expression de "courage mâle," comme si cette vertu était l'apanage exclusif du sexe laid et la prérogative de tous ceux qui le composent. L'histoire nous raconte que de tout temps, en tout pays, il y eut des femmes à l'âme et au cœur fortement trempés qui, par leur intrépidité dans le danger, se placèrent au-dessus de l'immense majorité de leurs frères plus ou moins barbus. De toutes les nations, je crois bien que c'est la France qui a produit dans ce genre le plus de célébrités, et en disant cela, je ne fais pas entrer en ligne de compte Jeanne d'Arc. Celle-ci domine toutes les héroïnes que la terre compte à son actif. Elle ne saurait se comparer, elle se sépare, selon l'heureuse expression appliquée par Alexandre Dumas fils au Grand Corneille. Si à cette vaillance traditionnelle des femmes de notre race, on ajoute que certains écrivains étrangers les proclament les plus intelligentes du monde, on pourrait avancer, au risque d'exciter l'ire masculine, que ce qu'il y a de meilleur dans le Français, c'est la Française. Quoiqu'il en soit, mes frères du sexe fort, si vous admirez la présence d'esprit en face d'un danger pressant et terrible, si vous honorez le courage persévérant qui se maintient nuit et jour sans fléchir, celui que Napoléon appelait le courage de deux heures du matin, si vous croyez que, dans le

* J'ai puisé les renseignement nécessaires pour faire cet article dans deux lettres de Melle de Verchères, publiées par le Monde Illustré dans ses numéros des 8 et 29 mai 1897. Le "Journal" de Montréal les a reproduites également l'an dernier. J'y ai trouvé quelques détails qui manquaient dans les autres.

récit qui va suivre, l'homme le plus vaillant n'aurait pu mieux faire que la fillette de 14 ans que je vais vous présenter, je vous invite à mettre respectuensement chapeau bas, quand je prononcerai le nom de Marie Madeleine de Verchères.

Son père était un des officiers de ce régiment de Carignan qui a joué un rôle si important dans l'histoire du Canada.1* M. de Verchères était alors à Québec par ordre de M. de Callières, gouverneur de Montréal, où se trouvait pour le moment la mère de notre héroïne. On sait qu'à cette époque, chaque seigneur était tenu d'élever un fort sur la concession qu'il obtenait en fief. Ce n'étaient généralement que de grands enclos palissadés et soutenus de quelques redoutes ; l'église, la maison du seigneur y étaient renfermées et l'espace était en outre assez large pour qu'au besoin les femmes, les enfants et les bestiaux des colons s'y retirassent. Deux ou trois fonctionnaires, quelques pièces de campagne ou quelques pierriers, tant pour écarter l'ennemi que pour avertir les habitants, complétaient ce système de défense à peu près dans chaque paroisse. 2*

On était au 22 Octobre 1696, dans cette saison où l'aigle royal plane majestueusement au haut des airs, en faisant miroiter au soleil son plumage d'un roux doré, où les canards sauvages, en quête de pâture, coupent l'horizon de leurs vols triangulaires. La forêt canadienne commençait à perdre sa parure de pourpre et d'or qui, aux derniers rayons de l'astre roi, avant de s'endormir dans la nuit, revêt une splendeur d'apothéose. Les habitants qui résidaient près du fort de Verchères vaquaient paisiblement à leurs occupations. Tout à coup, des buissons au feuillage encore assez dense qui bordaient les champs cultivés s'élève le terrible whoop-whoop des Iroquois, sinistre avant-coureur de l'incendie, du massacre et de la torture. Des coups de feu éclatent. Une vingtaine d'habitants, pleins de vie un moment auparavant, se réveillent dans la mort. Mademoiselle de Verchères qui était

1* Voir la notice à la fin du livre. Le souvenir d'un de mes ancêtres ze rattache à la formation du régiment de Carignan.

2* Charlevoix.

alors à quelques arpents du fort, entend son domestique Laviolette lui crier "Sauvez-vous ! mademoiselle, sauvez-vous ! voilà les Iroquois qui viennent fondre sur vous." A ce cri elle se détourne et aperçoit à portée de pistolet 45 sauvages qui accouraient. Elle s'enfuit sans perdre sa présence d'esprit, se recommandant à la Vierge mère, puissante au ciel. Les ennemis, tout en la poursuivant, lui envoient 45 coups de fusils et la manquent. L'un d'eux, toutefois, la serre de près, la saisit par un mouchoir qu'elle portait autour du cou et qu'elle lui laisse entre les mains, après l'avoir dénoué. Elle lui échappe, crie aux armes ! en arrivant à la porte du fort, où elle trouve deux femmes qui venaient de perdre leurs maris et qui pleuraient. Elle les fait entrer de force dans la place, ferme la porte, passe une inspection rapide et, prêchant d'exemple, fait relever les pieux tombés qui faisaient brèche et eussent permis aux ennemis de pénétrer dans le fort. De là elle se rend à la redoute qui servait de corps de garde où se trouvaient les munitions de guerre. Elle y trouva les deux soldats qui composaient toute la garnisont, (les autres étant allés à la chasse), et qui, au lieu d'accourir à son appel, s'y étaient cachés saisis de frayenr. L'un était couché et l'autre qui avait perdu la tête se préparait, mèche allumée en main, à mettre le feu aux poudres. Elle l'arrête, après l'avoir traité de malheurex, jette sa coiffe, met un chapeau d'homme, prend un fusil et dit à ses deux jeunes frères, âgés de 12 ans : "Battons-nous jusqu'à la mort, combattons pour notre patrie et pour la religion. Souvenez-vous des leçons qne mon père vous a si souvent données que les gentishommes ne sont nés que pour verser leur sang pour le service de Dieu et du roi." Les deux enfants et les deux soldats, eneouragés par ses paroles, font un feu continuel sur les ennemis et leur tuent du monde. Les Iroquois surpris reculent, persuadés que la garnison est bien plus nombreuse qu'elle ne l'était en réalité. Après cette première alerte, Mlle. de Verchères charge elle-même de quatre livres de balles le canon qui se trouvait sur un bastion, tant pour effrayer les sauvages que pour avertir les soldats qui étaient à la chasse de se sauver dans quelque autre

fort. Elle ordonne de se taire aux femmes et aux enfants qui venaient de perdre quelques-uns des leurs et qui poussaient des cris lamentables, de nature à encourager les Iroquois dans leurs attaques. Sur ces entrefaites, elle aperçoit sur la rivière, vis-à-vis du fort, le canot de Pierre Fontaine qui, avec sa famille, venait débarquer dans l'endroit où elle avait manqué être prise elle-même, et aux environs duquel quelques ennemis se trouvaient encore. Cette famille était perdue si on ne lui portait un prompt secours. La jeune fille demande aux deux soldats de l'accompagner pour protéger le débarquement. Ils ne répondent pas. Elle ordonne alors à Laviolette de faire sentinelle à la porte du fort, pendant qu'elle-même, le fusil à la main, se dirige vers le bord de la rivière. Les sauvages croyant à une feinte destinée a les attirer pour leur faire perdre du monde, lui laissent le champ libre. Elle fait débarquer la famille Fontaine et la ramène saine et sauve, en vue de l'ennemi. A part cette nouvelle recrue, la garnison se composait de Marie Madeleine, de ses deux frères, du domestique, des deux soldats, d'un vieillard de 80 ans, de quelques femmes et de quelques enfants. Aussitôt la famille Fontaine arrivée, on continue à faire feu sur les Indiens. Enfin, pour mettre le comble à ses exploits, notre héroïne, une heure avant le coucher du soleil, fait deux sorties au nez des Iroquois, pour aller chercher trois poches de linge et des couvertures à quelque distance du fort. Mais la lutte n'esi pas finie, la nuit approche avec ses ténèbres et les dangers qu'elles recèlent. Le soleil se couche. Un impétueux vent du Nord-Est s'élève, accompagné de grêle et de neige. Les Iroquois, par leurs mouvements, indiquent l'intention qu'ils ont d'attaquer à la faveur de l'obscurité.

Melle. de Verchères réunit alors sa petite troupe, l'encourage et désigne à chacun son poste. Elle prend le plus périlleux pour elle-même, son jeune homme de 80 ans, comme elle l'appelle plaisamment, et ses deux frères. Chacun est posté sur un bastion. Elle envoie Pierre Fontaine et les deux soldats, La Bonté et Pierre Galhet, à la redoute, avec les femmes et les enfants, en leur recommandant de ne jamais se rendre, quand même ils la verraient

brûlée et hachée en pièces. Tout le monde fit bonne garde et, toute la nuit, dominant le sifflement du vent et le crépitement de la grêle, le cri "bon quart" s'échange de la redoute au fort, du fort à la redoute, â tel point que les Iroquois, croyant la place remplie de soldats, comme ils le dirent plus tard à M. de Callières, s'abstinrent de l'attaque qu'ils avaient projetée. Une heure après minuit, nouvelle alarme ! La sentinelle de la porte entend du bruit. Vérification faite et après avoir pris les précautions nécessaires pour éviter toute surprise, car ça pouvait être une feinte des sauvages, coutumiers des stratagèmes de ce genre, c'étaient des bestiaux égarés qu'on fit entrer dans le fort. Enfin le jour parut, le soleil dissipa les inquiétudes des assiégés, auxquels Melle de Verchères tint le discours suivant : "puisque avec le secours du ciel, nous avons bien passé cette nuit, toute affreuse qu'elle a été, nous en pouvons bien passer d'autres, en continuant notre bonne garde, cn faisant tirer du canon d'heure en heure pour avoir du secours de Montréal qui n'est éloigné que de huit lieues." Ce jour là, la femme de Pierre Fontaine, "extrêmement peureuse, comme il est naturel â toutes les femmes parisiennes de nation," * voulait absolument se rendre au fort de Contrecœur, distant de trois heures de marche de celui de Verchères, mais son mari déclara qu'il n'abandonnerait jamais ce dernier tant que Melle. Magdelon, c'est ainsi que les braves habitants appelaient notre héroïne, y resterait et celle-ci, de son côté, ayant déclaré qu'elle aimerait mieux périr que de livrer la place aux ennemis force fut à la bonne femme de rester aussi. Que dirai-je de plus ? je craindrais de fatiguer le lecteur. Il doit savoir maintenant de quel bois Marie Madeleine était faite. Elle fut 48 heures sans dormir ni manger. Pendant huit jours de cette vie d'alarmes continuelles (les Iroquois étaient toujours en vue), elle soutint le moral des assiégés par ses paroles et son exemple, son air riant et l'espérance qu'elle leur donnait d'un prompt secours. Enfin une nuit qu'elle était assoupie la tête sur une table, son fusil de tra-

---

* C'est le commentaire peu flattenr de Melle. de Verchères à l'égard de ses sœurs de la capitale. Je le crois un peu exagéré.

vers daus ses bras, une des sentinelles, entendant quelque bruit, cria : Qui vive ! C'était M. de la Monnerie, lieutenant détaché de M. de Callières qui arrivait avec 40 hommes et qui, ne sachant si le fort était pris, approchait aussi silencieusement que possible. Ici je laisse la parole à mon héroïne pour ne rien enlever à la saveur de son récit et lui permettre d'ajouter elle-même quelque chose à l'esquisse de son caractère : " Sans perdre de temps, je montai sur le bastion pour reconnaître à la voix si c'étaient des sauvages ou des Français. Je leur demandai : " qui êtes-vous " ? Ils me répondirent : " Français ! C'est La Monnerie qui vient vous donner du secours." Je fis ouvrir la porte du fort, j'y plaçai une sentinelle, et je m'en allai au bord de l'eau pour les recevoir. Aussitôt que je l'aperçus, je le saluai par ces paroles : " Monsieur, soyez-vous le bienvenu, je vous rends les armes." " Mademoiselle," répondit-il d'un air galant. " elles sont en bonnes mains." " Meilleures que vous ne croyez," répliquai-je. Il visita le fort ; il le trouva en très bon état, une sentinelle sur chaque bastion. Je lui dis : " Monsieur, faites relever mes sentinelles, afin qu'elles puissent prendre un peu de repos, il y a huit jours que nous ne sommes pas descendus de nos bastions." Cette réponse à M. de la Monnerie. cette prudence même à l'arrivée d'un secours, cette sollicitude pour ses gens, tout cela n'est-il pas typique ? Evidemment Marie-Madeleine avait toutes les qualités qni font un chef de guerre, Ah, la bonne et fière Française que cette enfant qui allie au courage le plus froid et le plus clairvoyant. la be le crânerie de sa race. Le spectacle d'une pareille vaillance est réconfortant, il est essentiellement moral ; il vous console des vilenies et des lâchetés qui déshonorent souvent l'histoire de l'humanité. Mais qui nous expliquera des natures comme celles de Jeanne d'Arc, de Jeanne Hachette, de Melle. de Verchères, voire même de la républicaine Charlotte Corday—" l'ange de l'assassinat." * Il y a là un problème psychologique et physiologique des plus attirants pour le penseur, mais aussi des plus insolubles. Hérédité, atavisme, sélection naturelle, vains mots ! Qui nous dira, si

* Lamartine.

ce n'est Dieu lui-même, comment telle tête charmante peut recéler les facultés d'un capitaine, comment dans un corps de vierge se trouve un cœur de héros ?

Une des deux lettres dont je me suis servi, adressée à la comtesse de Maurepas, nous révèle l'intensité du patriotisme de Marie Madeleine et nous fait entrer encore plus avant dans la connaissance de sa nature. J'en extrais les citations suivantes qui n'ont pas besoin de commentaires : "permettez-moi de vous dire que j'ai des sentiments qui me portent à la gloire comme bien des hommes," et un peu plus loin : "je sais, madame, qu'il y a eu en France des personnes de mon sexe dans cette dernière guerre qui se sont mises à la tête de leurs paysans pour s'opposer à l'invasion des ennemis qui entraient dans leurs provinces. Les Canadiennes n'auraient pas moins de passion de faire éclater leur zèle pour la gloire du Roy, si elles en trouvaient l'occasion." Ce dernier passage fait, sans doute, allusion à la Jeanne d'Arc dauphinoise, Philis de la Tour-du-Pin-La-Charce qui. en 1692, à la tête des paysans ses vassaux, seconda les belles manœuvres de Catinat qui, avec une armée très inférieure en nombre, défendait notre frontière. Cette héroïne combattit les envahisseurs italiens, allemands, espagnols et huguenots, et reçut une pension de 2000 livres de Louis XIV. Son épée et ses pistolets auraient été déposés au trésor de l'abbaye royale de Saint-Denis, à côté des armes de Jeanne d'Arc.

Ajoutons, pour compléter la physionomie de cette famille de Verchères, que les frères dont il est question plus haut se distinguèrent au service contre les sauvages. L'un d'eux fut brûlé par les Iroquois. J'ignore si c'est celui que mentionne M. Benjamin Sulte dans son ouvrage si intéressant et si documenté "Histoire des Canadiens-Français," comme ayant été tué dans l'expédition de 1708, où 100 Canadiens, commandés par Hertel de Rouville, Saint-Ours Deschaillons et Boucher de Laperrière, après une marche de 150 lieues, prirent le fort de Haverhill, défendu par une bonne garnison et soutinrent divers combats dans leurs retraite. Quant à son père, il passa une longue vie littéralement

sous le harnais. Dans une de ses lettres à Mme. de Maurepas, Marie-Madeleine parle des 55 ans de service de M. de Verchères et sollicite en même temps une modeste pension de 50 écus, ou, à défaut de cette grâce, une enseigne pour un de ses frères, cadet dans les troupes, car le service du roi au Canada ne rapportait pas autant que les courbettes des courtisans à Versailles. Si, d'autre part, on se rappelle les belles paroles qu'il avait l'habitude d'adresser à ses fils et que leur sœur eut soin de leur rappeler, le jour de l'attaque des Iroquois, on aura sous les yeux la fidèle image d'une de ces familles de noblesse provinciale qui constituaient alors une des forces vives de la France. Les solides vertus, le courage, la probité, le bel alliage de foi religieuse et patriotique qui la distinguaient appartenaient d'ailleurs aussi à notre vieille bourgeoisie, car si François Jarret de Verchères était d'une famille noble de France, il n'en fut pas de même de cette phalange de preux, anoblis par Louis XIV, qui gagnèrent leur blason au Canada, et lui ont donné des noms liés d'une manière indissoluble à son histoire : Les Boucher, les Le Moyne, les Saint-Ours, les La Durantaye, les Chambly, les La Bouteillerie, les La Mothe-Lussière, les Dugué de Boisbriant, les Berthier, les Contrecœur, les Saurel, tous officiers au régiment de Carignan. Ce n'est pas cette noblesse là que le caustique Henri Heine aurait pu traiter de "cariatides du trône." Heureux notre pays si toute notre aristocratie eût été composée de braves gens comme ceux dont nous venons de parler. Au lieu d'une révolution, la France n'aurait eu qu'une évolution.

Melle de Verchères épousa, en 1706, Pierre Thomas Tarieu de Lanaudière, seigneur de Sainte-Anne de la Peyrade. qui était né en 1677. Tous deux moururent en 1737, le mari le 25 Janvier, la femme le 7 Aout, laissant deux garçons et plusieurs filles. Le seul représentant vivant de cette famille est Marie Joseph Gaspard Charles Tarieu de Lanaudière, avocat, né le 10 Septembre 1862 a Joliette, et qui est le sixième descendant en ligne directe de l'héroïne de Verchères.*

---

* J'ai extrait tous les renseignements que je donne sur la famille Lanaudière d'un article paru sous la signatûre A. C. D., dans le numéro du 16 Nov. 1901 du "Journal" de Montréal.

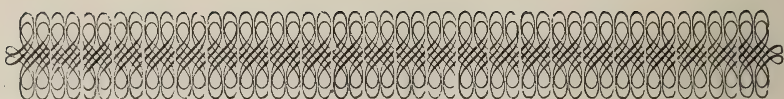
En 1732, dans une rixe avec deux Abénaquis d'une stature gigantesque et plusieurs sauvagesses, elle sauva la vie à son mari, en cassant les reins à un des deux agresseurs avec son propre casse-tête qu'elle lui avait arraché, et elle fut sauvée à son tour par son petit garçon, âgé de 11 ans qui, voyant sa mère sur le point d'être précipitée dans le feu par quatre Indiennes, les frappa avec tant de courage et de force sur la tête et les bras qu'il les obligea à lâcher prise.

Je ne sache pas qu'on possède aucun portrait de l'héroïne de Verchères, mais on peut aisément se figurer qu'elle devait être taillée en force, physiquement aussi bien que moralement. Je trouve que, sans prétexte de les idéaliser, les artistes ne nous donnent pas toujonrs assez l'impression de vigueur qui doit émaner de pareîlles natures. Certes, je ne demande pas qu'on leur donne les proportions de certaines braves femmes appartenant aux classes laborieuses,* mais je trouve absurde de représenter, avec des membres très convenables pour des petites maîtresses de salon, les femmes guerrières qui ont manié les armes avec une force et une décision toutes masculines. Marie Madeleine a d'ailleurs trausmis à sa postérité l'empreinte de sa robustesse. Le petit bonhomme qui, à 11 ans, l'avait sauvée en 1722, Charles F. X. Tarieu de Lanaudière, doué d'une grande force corporelle, se signala plus tard à Oswego et à Carillon où il fut nommé chevalier de Saint-Louis. Son frère cadet, né en 1729, tomba pour la France à la Monongahéla. L'aîné, d'un deuxième mariage avec une LeMoyne de Longueil, eut entre autres Marie Catherine, née en 1767 et qui fut la mère de Philippe de Gaspé, l'auteur des "Mémoires" et des "Anciens Canadiens" et, parmi les garçons, Charles Gaspard Tarieu de Lanaudîère, doué d'une telle vigueur, qu'elle luî permit, au dire de M. de Gaspé, de sonner la messe au Cap Santé avec une cloche qu'on destinait au clocher de l'eglise paroissiale, mais qui n'était pas encore en position. Quand on lit tout ce qui se rapporte à Melle. de Verchères, on se prend a regretter qu'elle ne soit pas devenue, comme Jeanne d'Arc ou

* Ce que le bon populo appelle ici une Canadienne double.

Philis de la Tour-du-Pin-la-Charce, un chef de guerre, une meneuse d'hommes, qu'elle n'ait pas eu l'occasion de déployer plus souvent, et sur un théatre plus retentissant que ne l'était alors le Canada, l'intrépidité et les autres qualités qui faisaient le fond même de sa nature. Mais qu'importe la grandeur du théatre ; elle ne fait pas celle de l'héroïsme. A elle aussi, un monument est dû aux lieux où, par son courage, elle sauva des existences. Cela viendra, j'en suis sûr, avec le temps. Les Canadiens-Français tiendront à honneur de perpétuer par le marbre ou le bronze le souvenir de cette haute figure de femme. La famille de Verchères est à jamais éteinte, mais le nom de Marie-Madeleine ne périra plus.





NOTE

sur le régiment de Carignan et mon ancêtre Balthazar.

DANS son "Histoire des Canadiens-Français," M. Benjamin Sulte dit : "le principal noyau de ce corps fut formé vers 1636 et servit au siége de Valence sur le Pô. Il paraîtrait qu'il était alors commandé par un officier allemand du nom de Balthazar, lequel avait été attiré en France par M. de Salières, qui d'abord lui fit accorder la direction de quelques troupes et ensuite réussit à fondre celles-ci dans le régiment du prince de Carignan. Les deux chefs conservèrent néanmoins chacun leur compagnie "colonnelle" et leur drapeau. Le régiment s'appela Carignan-Balthazar ; les commissions étaient expédiées sous le nom des deux colonels. Balthazar s'étant retiré, M. de Salières prit sa place et le régiment reçut le nom de Carignan-Salières."

Ce n'était pas M. de Salières, mais bien notre grand cardinal de Richelieu lui-même qui avait attiré Balthazar au service de France. Quant à son origine allemande, elle n'est rien moins que démontrée, bien qu'il sût l'allemand et qu'il ait commandé des régiments allemands. Sa famille était originaire de Transylvanie, de sorte que notre glorieux ancêtre pouvait fort bien descendre, comme les Roumaius, du mélange des vieux Daces avec les légionnaires de Trajan.

Le premier Balthazar que nous connaissions dans la famille s'était fait tuer pour Henri IV, à la bataille d'Ivry. Son fils aîné, Gacho de Balthazar, capitaine des gardes du corps de Frédéric V, électeur palatin et roi de Bohême, fut tué en 1620, à la bataille de Prague, après avoir fait des prodiges de valeur, pour couvrir la personne de son maître, enveloppé par les Impériaux et qu'il parvint à sauver aux dépens de sa propre vic. Un des frères de Gacho s'attacha à Gustave Adolphe, servit dans les armées suédoises où il parvint au grade de général-major et s'établit, après la paix de Munster, dans la Poméranie suédoise. Un de ses descendants, le baron de Balthazar, maréchal des camps et armées du roi Louis XV, établi sur la fin de sa carrière à Strasbourg, était mon arrière-grand-père.

Quant à celui qui forma le régiment de Carignan, le neveu de mon ancêtre direct, il fut un des officiers de fortune les plus distingués de la guerre de 30 ans. Jean de Balthazar, baron de Prangin et bourgeois de Berne, né en 1600, suivit, après la déroute de Prague où son père avait été tué, la fortune du célèbre Mansfeld et après la mort de ce dernier, entra au service de Gustave Adolphe. Après s'être fait remarquer par le héros suédois dans ses campagnes de Prusse et de Pologne, il l'accompagna en Allemagne et se signala particulièrement à la bataille de Leipzig (1631) et à celle de Lützen, où il commandait un régiment allemand, et où le Grand Gustave fut tué. Balthazar était aussi fin diplomate que bon capitaine, aussi le fameux chancelier Oxenstiern le chargea-t-il de plusieurs missions auprès de divers souverains et finalement, en 1634, après la perte de la bataille de Nordlingen, auprès du cardinal de Richelieu auquel il plut, et qui l'attacha au service de France avec le grade de maréchal des camps. Il se distingua successivement en cette qualité aux batailles d'Avesne (1635), de Buffalora (1636), de Leucate (1637), de Quiers en Piémont (1639), de Casal (1640), toutes gagnées sur les Espagnols et à la prise de Turin. Nommé lieutenant-général par Richelieu, après la mort du grand ministre, il s'attacha au grand Condé et acquit de nouveau lauriers à Rocroi (1643), à

Fribourg (1644), à Nordlingen (1645). A la suite d'une altercation avec le prince, il demanda à repasser sous les ordres de son ancien chef en Italie, d'Harcourt, qui commandait alors en Catalogne. Balthazar s'y distingua comme il avait fait partout. En 1654, il fut nommé commandant en chef de notre armée de Catalogne et bien qu'elle fut à peine composée de 1000 hommes effectifs, très mal payés et manquant de tout, il parvint non-seulement à tenir tête aux troupes Espagnoles, mais encore à remporter divers avantages sur elles. Ayant sollicité de la reine Anne d'Autriche et du cardinal de Mazarin le bâton de maréchal de France et un gouvernement, récompenses qu'il croyait dues au services signalés qu'il avait, depuis 20 ans, rendus à notre pays, et ne se voyant payé qu'en belles promesses, il entra en 1655 au servîce de Charles-Louis, électeur palatin, fils de Frédéric V, en qualité de généralissime et de premier ministre. En 1660, il acheta la baronnie de Prangin et fut gratifié la même année de la bourgeoisie patricienne de Berne, par la régence de cette république. En 1668, il se retira du service de l'électeur palatin et vécut dans sa baronnie de Prangin jusqu'à sa mort, arrivée en 1688.

Les renseignements qui précèdent sont extraits du premier volume du Theatrum Europeum, et de l'Histoire militaire des Suisses au servic de France par le major de Romainmotier, édition 1788. Victor Cousin, dans ses ouvrages sur les héroïnes de la Fronde, parle également de celui que nous appelons dans la famille "le grand Balthazar."

NOTE RECTIFICATIVE

sur l'article intitulé " Dollard des Ormeaux. "

Lorsque je donnai à l'impression mon article sur Dollard des Ormeaux, je n'avais pas encore lu la Nouvelle-France de M. Eugène Guénin, ouvrage récent et intéressant. Cette lecture me permet de corriger quelques erreurs et d'ajouter quelques détails qui ont leur valeur. Ce n'est pas en 1657, mais en 1653, que Dollard des Ormeaux était arrivé au Canada. Il n'avait que 25 ans, quant il mourut. Il ne pouvait donc guère, comme je l'ai dit, avoir servi dans notre armée en France.

Nicolas Tillemont que je croyait avoir moins de 20 ans, en avait 25 également, lors de l'expédition du Long Saut.

Charles Lemoyne, le père de d'Iberville, se proposait de prendra part à l'expédition, mais les semailles l'avaient retardé, et la petite troupe était partie quand il arriva à Montréal,

Nos gens ne furent pas surpris. comme le dit l'historien Ferland. Au contraire. prévenu par ses éclaireurs sauvages de l'approche de deux canots iroquois, Dollard alla se poster à l'endroit où ils devaient aborder et une décharge tua plusieurs des ennemis. Les autres s'enfuirent et allèrent donner l'alarme au corps principal qui était en arrière.

Pendant l'une des attaques, des Hurons ayant franchi la palissade allèrent couper la tête d'un chef Iroquois qu'une balle avait ué et la plantèrent sur un des pieux de l'enceinte.

14

MAISON ETABLIE DEPUIS 1865.

EMILE JACOT

159, rue St-Joseph, Québec.

HORLOGERIE, BIJOUTERIE, ARGENTERIE, DIAMANTS ET OPTIQUE,

Spécialités : Montres réglées avec précision pour service de Chemins de Fer.

Pendules et Argenterie des meilleures fabriques. Beau choix de Pipes et Cannes. Lunettes ajustées par des experts diplomés.

LE STOCK EST LE PLUS COMPLET A QUEBEC

TOUT EST CARANTI TEL QUE REPRESENTE.

JAMES CAMPBELL

BOTTINES ET SOULIERS

Qualite exceptionnelle et mesure parfaite,

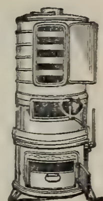
EN OUTRE

Un grand assortiment de Chaussures Américaines et Canadiennes toujours en magasin ; Claques Granby et Pardessus de toute sorte.

239, RUE ST-JEAN.



O. PICARD & FILS



PLOMBIERS

Gaziers, Ferblantiers et Electriciens.

Pose d'Appareils Hygiéniques les plus perfectionnés et les plus modernes, dans les Edifices publics et les maisons privées.

FOURNAISES A AIR CHAUD, A EAU CHAUDE ET A LA VAPEUR.

199, rue St-Jean, ***QUEBEC.***

TABLE DES MATIÈRES

PAGES.

PIERRE DOLLARD DES ORMEAUX 1

PIERRE LEMOYNE D'IBERVILLE. UNE FAMILLE DE HÉROS.

I. Les origines, Charles LeMoyne 11

II. PREMIÈRE PÉRIODE, 1686-1690. Campagnes à la baie d'Hudson, expédition contre Corlar 14

III. DEUXIÈME PÉRIODE, 1690-1697. Nouvelles expéditions à la baie d'Hudson.—Prise et destruction de Pemaquid. Campagne de Terre-Neuve, prise de Saint Jean.—Campagne du Nord 29

IV. TROISIÈME PÉRIODE (1698-1706). *Découverte des bouches du Mississipi. Fondation de la Louisiane. La fin d'un héros* 43

Chapitre I. Premier voyage 1698-1699. Découverte par mer de l'embouchure du Mississipi. Etablissement d'un fort à la baie de Biloxi.....

Chapitre II. Gouvernement de Sauvole dans l'intervalle du premier au deuxième voyage.—Anglais et Huguenots.—Deuxième voyage de d'Iberville (mai 1699-juin 1700). Il remonte le fleuve jusqu'aux Natchez. Etablissement du Fort de Maurepas. Découverte de la Rivière Rouge 53

Chapitre III. Troisième voyage à la Louisiane (1701-1702).—Fondation de la Mobile. Mémoire de d'Iberville.—Expédition aux Antilles. Portrait du héros. A quand la statue ? 65

LES FRERES DE D'IBERVILLE 77

MARIE MADELEINE DE VERCHÈRES 82

NOTE SUR LE RÉGIMENT DE CARIGNAN ET MON ANCÊTRE BALTHAZAR...... 92

Note recttficative sur l'article Dollard des Ormeaux 95

ANNONCES 96-115